

PER  
P-79  
EX 3  
15

# PRÊTRES ET LAICS

REVUE D'APOSTOLAT LAÏC ET DE PASTORALE POPULAIRE

## CONTESTER QUOI?

- La contestation des étudiants  
C. Yelle et R. Perreault
- Réactions du monde ouvrier  
table ronde
- Le "deuxième front" de la C.S.N.  
Marcel Pepin
- La contestation dans l'Eglise  
A. Liégé
- Théologie de la contestation  
M.-D. Chenu

---

# BERNARDIN FRÈRES Inc.

## COURTIERS D'ASSURANCES AGRES

Maurice Bernardin, C.D'A.A.

Claude Bernardin, C.D'A.A.

J.-Louis Bernardin, C.D'A.A.

Raymond Bernardin, C.D'A.A.

Pierre Bernardin, C.D'A.A.



715, Carré Victoria, suite 410

Tél.: (514) 845-6257

MONTRÉAL 126

---

# DUSTBANE

## MAISON CANADIENNE

Produits et matériaux  
d'entretien des édifices

Service moderne d'entretien  
des immeubles  
Contrats à forfait

465, Marconi  
QUEBEC 8, Qué.  
Tél.: 683-3760

4240, Côte de Liesse  
MONTREAL 306, Qué.  
Tél.: 735-4161

2068, 55<sup>e</sup> Avenue  
DORVAL, Qué.  
Tél.: 631-4526

465, Marconi  
QUEBEC 8, Qué.  
Tél.: 683-3760

---



100 chambres avec bain,  
douche, radio

Service d'ascenseur

Air climatisé

Entièrement à l'épreuve  
du feu

## HÔTEL ST-LOUIS

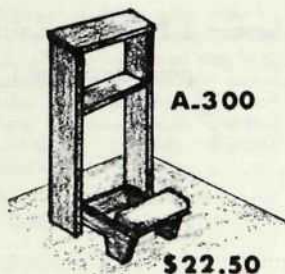
L.-R. MARTIN, prop.

6, rue St-Edmond

RIMOUSKI, Qué.

Téléphone: Réservation: 723-2251 et 723-2385

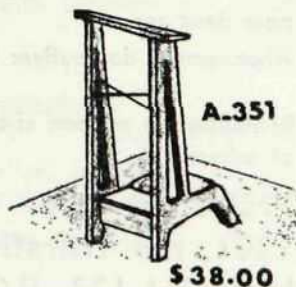
Sous la même direction: MANOIR ST-LAURENT, Luceville, Qué.



**P**rie Dieu avec agenouilloire  
rembourré, coffre ou  
tablette à livre.

**Ameublement d'Eglise**

**Nilus**  
**Leclerc**  
INC.  
L'ISLETVILLE, QUE.



---

## Cierges — Chandelles — Bougies

Nos produits priment par leur qualité, leur fini, leur apparence et leur réputation. En usage de l'Atlantique au Pacifique.

# F. BAÏLLARGEON · LIMITEE

A. D. 1896

MONTREAL 105 est, rue Saint-Paul  
SAINT-CONSTANT Co. Laprairie, Qué.

Tél.: 866-6913  
Tél.: 632-1410

---

Avec les hommages de la

## Charbonnerie St-Laurent Inc.

Huile de chauffage

2620, Notre-Dame

TROIS-RIVIERES

Tél.: 374-6221

---

Abonnez-vous à  
« Prêtres et Laïcs »

Abonnez aussi: • un parent  
• un ami  
• un prêtre  
• une religieuse  
• un professeur

pour un an: \$4.00  
pour deux ans \$7.00  
Abonnement de soutien: \$5.00

Remplissez le coupon ci-contre  
et adressez à

Prêtres et Laïcs  
1201, rue Visitation,  
Montréal 133, P.Q.

Je désire m'abonner à Prêtres et Laïcs  
pour un an  pour deux ans

Nom: .....

Adresse: .....

Je désire abonner une autre personne  
pour un an  pour deux ans

Nom: .....

Adresse: .....

Ci-inclus la somme de \$ .....

# PRÊTRES ET LAÏCS

Revue d'apostolat laïc  
et de pastorale populaire

## Comité de direction:

Paul-E. Pelletier, o.m.i., dir.  
Paul-E. Charland, o.m.i., réd.  
Paul-E. Deschênes, o.m.i. pub.

## Comité de rédaction:

Roger Poirier, o.m.i.,  
Laurent Denis, o.m.i., M.T.C.  
Jacques Lemay, o.m.i., J.O.C.  
Raymond Roy, ptre, J.O.C.

## Principaux collaborateurs:

J.-M. Lebeau (St-Jean)  
R. Maurice (St-Jérôme)  
G. Lacasse (Ottawa)  
A. Desmartis (Québec)  
U. Benfante (Montréal)  
Guy Laforte (Montréal)  
Jacques Grand'Maison

Prêtres et laïcs veut être un carrefour et un instrument de travail des prêtres et des laïcs préoccupés de pastorale populaire et d'apostolat laïc, soit dans les mouvements d'action catholique ouvrière, d'action familiale ou sociale.

Avec la permission de l'Ordinaire:

## Abonnement:

\$0.50 le numéro  
\$4.00 pour un an  
\$7.00 pour deux ans

## Rédaction et administration:

1201, rue Visitation,  
Montréal 133, Qué. Can.  
Téléphone: 524-1188

"Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication".

"Frais de port garantis si non-livrable".

## SOMMAIRE

Février 1969

Vol. XIX

### Editorial

Contester quoi?

P.-E. Charland, o.m.i. 62

### Dossier

La contestation des étudiants

Céline Yelle et Robert Perreault 63

Un aumônier de C.E.G.E.P.

Gérard Laprise, o.m.i. 70

Les étudiants en théologie de Montréal

Assemblée générale 72

Réactions du monde ouvrier

Table ronde 76

Le "deuxième Front" de la C.S.N.

Marcel Pepin 84

### Théologie

La contestation dans l'Eglise

A. Liégé, o.p. 89

Théologie de la contestation

M.-D. Chenu, o.p. 95

### Témoignage

Hommage à "Che" Guevarra

Maurice Lefebvre, o.m.i. 104

### Chronique

Deux visions du syndicalisme

Claude Ryan 106

Devant la contestation: les jeunes travailleurs s'interrogent Yves Nantel 110

La pauvreté: les Eglises passent à l'action 114

### Recensions

115

## **Contester quoi?**

*La contestation étudiante a eu ses prophètes et ses juges, mais elle n'a pas, chez-nous, entraîné la solidarité des milieux ouvriers. Cela doit nous poser de part et d'autre de sérieuses questions. Car la nouvelle forme d'aliénation culturelle que nous subissons est plus intolérable et plus insidieuse que l'aliénation classique du travail. Mais les étudiants et les travailleurs ne se sont pas rejoints dans leur contestation de la société. Pourquoi?*

*C'est d'abord aux mouvements ouvriers à se poser la question parce que le "doux esclavage culturel" dans lequel nous vivons les a laissés indifférents, sauf pour quelques protestations verbales de solidarité. Les syndicats se veulent pourtant des organismes de contestation permanente, à la petite semaine, au niveau du quotidien. Pourquoi ne se sont-ils pas reconnus dans le réveil des étudiants? Occasion pour les syndicats d'une auto-critique ou risque de voir s'accroître la division avec la génération qui monte. Les revendications syndicales ne se situent-elles pas trop exclusivement en termes de quantifiable plutôt qu'en ceux de progrès humain?*

*Mais le mouvement étudiant, malgré ses intuitions généreuses et prophétiques, n'a pas une moindre leçon à retirer de la méfiance des ouvriers à son égard. Contester la société de consommation alors que l'on n'est pas soi-même engagé à la journée longue dans le travail de production peut devenir un alibi facile. La fréquentation scolaire gratuite est encore considérée comme un privilège par ceux qui doivent l'assurer avec des taxes exorbitantes pour leur petit salaire. Comme l'étudiant, l'ouvrier sera prêt à miser sur l'avenir quand il pourra avoir la garantie que celui qui sortira de l'Université ne sera pas pour lui un exploitateur de plus.*

*Contester quoi, en somme? L'égoïsme collectif, les institutions qui le maintiennent et lui donnent une apparence de légalité. Une de nos rares certitudes incontestables, c'est "l'éminente dignité des pauvres", pauvres de biens, pauvres de culture humaine. Ils sont la contestation permanente de notre société. Le présent dossier qui est le fruit du dialogue étudiant-ouvrier nous en a fait prendre conscience encore une fois.*

# La contestation des étudiants

Interview avec  
Céline Yelle et Robert Perreault  
du Secrétariat national de la J.E.C.<sup>1</sup>

## *Comment définissez-vous le Pouvoir Etudiant?*

Nous avons voulu entreprendre la contestation de la société par le biais du travail académique lui-même. Il est important de s'attaquer à cette réalité quotidienne de l'étudiant parce qu'elle véhicule les mêmes valeurs, la même organisation que celles de la société dans son ensemble, société de consommation où l'on reçoit des choses, où il y a peu de participation de la base, où les relations sont du style de la concurrence. Le système éducationnel est toujours le reflet de la société et l'école en est le moyen d'intégration.

Le pouvoir étudiant, il ne faut pas l'oublier, est d'abord un pouvoir intellectuel. Il n'est pas un pouvoir exclusif des autres; il ne se définit pas, comme on a semblé le croire, par l'auto-gestion comme telle. Il est parti d'une analyse critique de la situation des étudiants jointe à l'analyse critique de la société elle-même et propose le changement de la condition de travail des étudiants. L'idée fondamentale en est que le travail des étudiants les concerne et qu'il n'y a pas de démarche

---

<sup>1</sup> Cette interview a eu lieu avant le 14 janvier où l'Exécutif national s'est retiré du mouvement avec les comités diocésains de Montréal, Québec et St-Jérôme.

intellectuelle vraie si elle n'est pas faite par les gens. Cette démarche intellectuelle doit être en rapport avec la réalité et déboucher sur son utilité sociale.

### *Alors ce que vous proposez c'est l'école active?*

Non, car il ne s'agit pas simplement d'un changement dans la pédagogie qui utiliserait les moyens audio-visuels. Le document que nous avons émis à ce sujet: "*Le Pouvoir étudiant s'organise*", porte justement sur la problématique du travail étudiant. Il s'agit d'une transformation radicale, non seulement des méthodes pédagogiques, mais du contenu même de l'enseignement. Dans les perspectives de l'*Ecole active*, l'école est isolée du contexte social, et pour nous elle n'est pas isolable. Ce sont les finalités mêmes de l'Ecole qui sont mises en question: l'Ecole n'est pas un lieu d'intégration à la société existante, elle a un rôle de critique de la société et de création de la société nouvelle. Il ne s'agit donc pas, dans le renouvellement de l'Ecole, de poursuivre des expériences en vase clos, ce doit être le fait de toutes les écoles. Au moment où l'ensemble des étudiants auront pris conscience de la situation aliénante qui est la leur on n'aura plus à négocier.

### *Quelle est la principale insatisfaction que vous ressentez face au milieu scolaire?*

C'est un malaise vague, d'abord d'ordre disciplinaire. Mais il est beaucoup plus large: il est de l'ordre du rôle de l'étudiant dans le milieu qui est le sien. Il ne voit pas comment mettre en action ses aspirations. On nous répète que le rôle de l'étudiant c'est d'étudier. Mais étudier, c'est quoi? Qu'est-ce que la vie d'un groupe qui étudie? Le projet que l'on a toujours proposé aux étudiants c'était de se préparer à une tâche future; on le faisait dans des formes désuètes, faisant peu appel à leur responsabilité et à leur intérêt.

Nous nous sommes arrêtés à définir le *travail étudiant* et nous l'avons fait autour de quatre pôles qui font ressortir l'insuffisance du système actuel.

### 1. *Absence de référence aux grandes questions actuelles*

Malgré quelques efforts les cours demeurent en marge des grandes préoccupations sociales actuelles. La compréhension des défis qui sont posés à la communauté humaine et l'engagement face à ceux-ci ne semblent pas des objectifs de l'école puisqu'elle les ignore. En effet, ces questions ne sont presque jamais abordées lors des cours; lorsqu'elles le sont, c'est d'une façon superficielle, abstraite et qui ne provoque pas à l'engagement. Ainsi la majorité des étudiants affirment que leurs cours ne leur permettent pas de comprendre la guerre au Vietnam, le chômage au Canada, la pauvreté dans leur ville, la révolte des Noirs aux Etats-Unis, etc.

### 2. *Absence de participation créatrice*

L'école n'est pas conçue en fonction d'une participation dynamique des étudiants à leur travail. Les cours sont le plus souvent magistraux. Le travail qu'on attend de l'étudiant exige peu de création; il est effectué de façon individualiste et n'aboutit dans l'immédiat à aucune réalisation utile pour la société actuelle.

### 3. *Un système d'évaluation inadéquat*

Le système actuel d'examens ne constitue pas une juste évaluation des connaissances et des capacités des étudiants.

### 4. *Une représentation inefficace*

Les étudiants affirment que c'est leur droit de participer à l'élaboration du contenu des cours et des moyens pédagogiques puisqu'ils sont les premiers intéressés dans leur éducation. Les quelques structures de participation existantes s'occupent peu des questions académiques et n'ont le plus souvent qu'un caractère consultatif. De plus elles ne permettent pas la participation de l'ensemble des étudiants.

Nous ne pouvons concevoir que ce que l'étudiant découvre ne puisse servir à la société. Il y a certes déjà des réalisations, comme des expositions culturelles, mais nous pensons à des réalisations plus larges comme seraient celles d'un Service civil où les étudiants pourraient produire quelque chose pour la société tout en poursuivant leurs études. Les étudiants veulent également jouer un rôle dans la défini-

tion des tâches futures qui les attendent, dans la construction de la société dans laquelle ils ont à vivre et à travailler. Ils désirent pour cela que s'instaure un dialogue constant entre eux et les autres responsables de la société.

### *D'où sont venues les principales oppositions à ce que vous avez défini comme Pouvoir Etudiant?*

De la part des étudiants surtout: ils ne sont pas prêts à entrer dans cette forme d'engagement. Il devra y avoir une étape de contestation horizontale qui sera assez difficile. L'attitude actuelle de l'étudiant est à changer, et c'est là le point d'affrontement: la conception de l'étudiant qui a été longtemps inculquée, "se préparer à l'avenir"; il est difficile de la remettre en question et de penser qu'on peut être autre chose. C'est l'étudiant lui-même qui est à la fois le point d'appui et le point de résistance essentiel: *point d'appui* par les groupes plus politisés et prêts à faire la bataille, *point de résistance* car il s'en prend souvent à d'autres qu'à lui-même, aux administrateurs des C.E.G.E.P. par exemple.

### *Est-ce là le rôle d'un mouvement comme celui de la J.E.C.?*

Ce que J.E.C. a toujours voulu être, c'est un groupe de chrétiens engagés dans l'action en milieu étudiant à partir des préoccupations mêmes de ce milieu. Il nous semble que le rôle que la J.E.C. a joué cette année dans la contestation étudiante est dans la fidélité même à ce que nous avons été comme mouvement. Portant les préoccupations du milieu étudiant, nous avons travaillé à bâtir ce milieu. Le rôle concret que nous avons pu jouer, par les équipes mais surtout par les individus, fut d'être présent dans les différentes situations et travailler à l'intérieur même du mouvement étudiant. Nous avons préparé de la documentation, comme "*Le pouvoir étudiant s'organise*", et mis sur pied un secrétariat d'animation.

Au printemps de 1968 la J.E.C. a réaffirmé sa volonté d'être un tel mouvement, en radicalisant un peu ses perspectives: non celle d'améliorer ce qui existait, mais de poser vraiment les questions, à

savoir, quelles étaient les raisons du maintien du système actuel? Si ces raisons étaient fausses, de proposer de nouvelles finalités et des moyens plus politisés. La stratégie que nous proposons était celle de *l'action-réflexion-action*.

À l'été, la commission d'étude rédigea le document d'orientation: "*Le pouvoir étudiant s'organise.*" La stratégie d'action n'était pas l'occupation; la bataille devait se faire autour des examens. Au début de l'automne le mouvement d'occupation est parti de Lionel-Groulx; ce n'est pas la J.E.C. qui l'a provoqué, mais nous avons décidé d'y participer. Au niveau des écoles secondaires nous avons travaillé à organiser les étudiants pour qu'ils s'occupent de leurs problèmes à eux.

### *Sur quels principes fondez-vous ce genre d'action?*

Les chrétiens doivent s'engager. On ne veut pas être toute l'Eglise, mais nous croyons que c'est un style d'Eglise. Ce que nous n'acceptons pas dans l'Eglise, c'est qu'elle ne soit pas engagée: nous voyons par exemple l'exploiteur et l'exploité assis à la même table dans l'Eglise. Nous concevons l'Eglise comme partage des préoccupations des gens: que l'on vive avec eux comme communauté de foi. Ce n'est pas la forme exclusive, il y en a d'autres; mais dans le milieu étudiant c'est la forme très concrète de s'engager. Pour nous, l'annonce de la Bonne Nouvelle c'est de dénoncer toutes les formes d'aliénation, dans le milieu étudiant ce sont celles-là, et de proposer un message d'espérance qui soit, très concrètement, l'amélioration de notre vie.

### *Vous sentez-vous en communion avec d'autres mouvements dans cette conception de l'engagement de l'Eglise?*

Avec le M.T.C., un peu peut-être; avec des individus, il y a beaucoup de chrétiens dont c'est l'option; avec des revues comme *Maintenant, Prêtres et Laïcs*; mais il n'y a pas de mouvements. Ces chrétiens qui nous appuient sont peu regroupés: c'est le style de chrétiens qui n'entrent pas facilement dans des mouvements d'Eglise.

La J.O.C. a des options semblables, sauf un peu moins politisées.

Ils ne vont pas au bout de leurs options. Quand ils présentent un mémoire ils ne prennent pas les moyens d'en faire appliquer les recommandations, de négocier avec le gouvernement. Actuellement, dans la J.E.C., il y a un accent plus grand mis sur la politisation: c'est beau de voir les problèmes, les perspectives de changement, mais il faut qu'il y ait quelque chose qui change. A ce moment-là il faut qu'il y ait une forme d'engagement, une stratégie. La différence avec d'autres mouvements c'est qu'au lieu de la négociation nous avons opté pour la contestation.

### *Que pensez-vous de la contestation comme moyen de transformation?*

Disons d'abord que la contestation ce n'est pas d'abord l'occupation, qui n'en est qu'une forme. Il s'agit de faire éclater un conflit qui existe mais que l'on essaie de camoufler. La contestation est l'occasion d'une prise de position plus claire de la part des gens, d'une option plus précise. Elle ne nie pas la possibilité d'un cheminement, mais elle *nécessite de savoir au juste à quoi on adhère, pourquoi, où l'on veut aller*: et cela pour pouvoir se regrouper dans une ligne ou l'autre. Nous trouvons que la contestation oblige à cela et que c'est très important qu'elle puisse exister.

La contestation est une démarche élémentaire, normale, de l'esprit humain qui veut parvenir à la vérité. Remettre en question ce qui est considéré comme chose acquise, Descartes l'a fait à sa manière. Comme on n'est pas ici par l'ordre de la philosophie mais dans celui de l'action, cette démarche prendra des formes différentes, soit plus pacifiques comme la négociation, soit plus révolutionnaires comme la contestation. Il n'y a pas d'idéologie très articulée dans la J.E.C. au sujet de la contestation. L'ordre des changements que l'on poursuit devra nécessiter une bonne période de contestation horizontale parce que les étudiants ne s'entendent pas. En même temps on aura à faire face aux structures existantes. Ce ne sont pas tellement les gens au pouvoir que les formes du pouvoir qui sont à contester. Evidemment cela bousculera aussi les gens. L'occupation des locaux ne fut pour nous qu'un *symbole temporaire*, celui de "l'Ecole aux étudiants", déterminée par eux, en fonction d'eux.

## *L'événement de St-Jérôme est-il aussi un symbole?*

C'est tout à la fois une réalité et un symbole parce qu'ailleurs également il existe des formes de pression sur les équipes, mais les étudiants ont peur de se faire mettre à la porte. A St-Jérôme les positions sont claires: il existait un conflit entre la J.E.C. et la pastorale.

## *La J.E.C. et la pastorale scolaire sont-elles donc deux choses différentes?*

Actuellement, dans les faits, ce sont deux choses différentes, quoique en relation l'une avec l'autre. En principe ce ne devrait pas en être ainsi. La pastorale scolaire c'est l'effort de concentration de la présence de l'Eglise dans le milieu étudiant: la J.E.C. fait partie de cela, c'est évident. Mais actuellement la pastorale c'est des formules, une organisation, et la J.E.C. doit entrer dans son organigramme; nous ne sommes pas d'accord avec cette conception de la pastorale scolaire et c'est dans ce sens que ce sont deux choses différentes.

La différence est fondamentale parce qu'elle repose sur l'ordre des problèmes qui sont abordés. Sauf chez quelques aumôniers d'école, dans l'ensemble il y a très peu d'efforts de réflexion de la part des gens qui sont engagés dans cette pastorale (catéchèse, liturgie), efforts de réflexion pour définir les vrais problèmes des étudiants et pour concevoir une Eglise en fonction de ces problèmes et non en fonction d'elle-même, de ses structures, de ses manifestations liturgiques. Mais il ne sert à rien de nous le cacher, il existe des divergences profondes à l'intérieur même de la J.E.C. sur la conception de l'Eglise et l'organisation de la pastorale scolaire.

*(Texte tiré de l'interview par P.E.C.)*

# *Un aumônier de C.E.G.E.P. devant la crise*

Gérard Laprise, o.m.i.

*"Vous allez créer un enfer!"  
"Non, il y est déjà!"*

Dans le film WEST SIDE STORY, les jeunes répondent à un vieux qui leur disait: "Vous allez créer un enfer!" — "Non, il y est déjà, et ce n'est pas nous qui l'avons fait." N'est-ce pas un peu le même dialogue que l'on entend depuis le début de la contestation étudiante?

En fin de semaine (20 octobre) j'avais l'avantage de participer avec les autres aumôniers de Cégep à une session de réflexions sur les *sources et le sens de la contestation actuelle*. Je voudrais rapporter ici dans mes mots un extrait de la causerie donnée par le sociologue Jacques Grand'Maison<sup>1</sup>.

Pour lui, la contestation actuelle des étudiants se présente comme un des aspects de la révolution culturelle qui se fait actuellement, révolution que nous vivons tous sans être tellement capables de la définir. Toutes les dimensions de notre société sont remises en cause.

Notre société industrielle est-elle si humaine? La contestation n'est-elle pas la formulation concrète de cette question?

Société de consommation. Les deux tiers de cette société ne sont même pas capables de bénéficier des biens de consommation qu'elle offre. Mais suffit-il de consommer? La consommation satisfait-elle le besoin de raisons de vivre que l'homme se cherche?

Société bureaucratique, hiérarchique, fonctionnarisée, dont la lenteur semble tuer la vie. On aboutit alors en réaction au refus excessif

---

<sup>1</sup> C'est à cette même occasion que le Père Chenu a donné la conférence que nous reproduisons plus loin.

de toute hiérarchie, de toute autorité. On veut une société plus fraternelle, où les rapports entre personnes sont à l'horizontal, plus humains, plus vivants.

Société démocratique, mais où l'on sent très bien que le pouvoir réel est entre les mains de puissances occultes, où les administrateurs, élus du peuple, ont souvent les mains liées par le capital ou la dictature des techniques de l'efficacité. Ce qui conduit à une volonté d'un nouveau pouvoir, constitué par la masse toujours en éveil. Il n'est pas sûr cependant que les étudiants qui réclament actuellement le pouvoir total veuillent le remettre entre les mains de la masse animée; on sent plutôt la volonté de deux ou trois types qui veulent dogmatiser la masse. Les attitudes cléricales ne se retrouvent plus principalement chez les clercs!

La caractéristique la plus dévalorisante de notre société est sans doute son style de société marchande. Toutes les valeurs sont réduites au niveau de moteur de rentabilité. Les réalités humaines les plus profondes deviennent marchandises, et à ce niveau-là Marx a très bien vu ce phénomène de chosification: le travail humain devient une marchandise. Dans cette société marchande, on prend la valeur-fin et on en fait un moteur. On dit, par exemple, au commis-voyageur: "Tu es pour cela, l'éducation de tes enfants. Eh bien, si tu as un meilleur rendement tu auras plus d'argent et tu pourras éduquer tes enfants." On prend ainsi la valeur éducation comme projet et on s'en fait un moteur pour des buts mercantiles. C'est la réduction constante des valeurs-fins à la fonction de moteur.

De plus, on vit comme on consomme. On aboutit à une économie de gaspillage inutile: on multiplie les postes d'essence, les modèles insignifiants de vêtements, de stéréos, et les besoins humains fondamentaux on ne les satisfait pas. On parle de recherche, mais c'est souvent de la recherche pour de nouveaux "gadgets". Dans cette société marchande on digère tout: Mao, on le digère, on fait des costumes Mao! Même la contestation... "Ne vous en faites pas, ça va passer." Tout va rentrer dans l'ordre et on va continuer comme avant. Parce que si ce n'est plus comme avant ce ne sera plus rentable.

La contestation mondiale des étudiants malgré tous ses avatars n'est-elle pas le signe que cette société marchande a vécu? Mais est-ce inhumainement que nous allons passer à une société plus humaine? Ne courrions-nous pas alors le risque d'atteindre à une société aussi dévalorisante que celle que nous quittons?

# *Les étudiants en théologie de Montréal*

Ce texte émane de l'assemblée générale des étudiants de la Faculté de théologie de l'université de Montréal. Il fut préparé pour un travail en atelier fait le 31 octobre, puis approuvé en assemblée générale le 1<sup>er</sup> novembre.

Après quinze jours de travail en ateliers et en assemblées générales, après certains événements récents, comme le décret de la faculté concernant la reprise des cours, l'absence de presque tous les professeurs à une réunion spéciale et enfin la distribution officielle par M. le Doyen d'un document sur "les méthodes et techniques de contestation révolutionnaire", suivie d'une lettre explicative affirmant que ce genre de méthodes avait eu cours dans notre travail, nous croyons nécessaire d'expliquer à tous le climat de nos journées d'étude et les buts que nous poursuivons toujours.

## **L'historique**

Ces journées, on le sait, ont été déclenchées le 15 octobre, à l'occasion de la contestation dans les CEGEP et dans un esprit de solidarité avec ces derniers et les autres facultés de l'Université; leur premier but était de prendre conscience de notre situation et de cerner nos problèmes propres. Personne ne savait ni ne prévoyait alors que ces journées prendraient l'ampleur qu'elles ont prise: l'Assemblée a d'ailleurs voté chaque jour la tenue d'une autre journée d'étude.

Cantonnée dans le juridisme, la faculté n'a cessé d'insister sur le fait que ces journées avaient été décrétées unilatéralement; et nous re-

connaissons qu'elles le furent. Mais nous croyons que, dans le contexte, il était bien difficile de faire autrement; la faculté elle-même a suspendu les cours et les a repris le 31 octobre. Et lorsque ces journées d'étude ont commencé à se multiplier, il était au pouvoir de la faculté d'annoncer la légalisation complète de ces journées et d'encourager la participation active des professeurs, comme n'ont cessé de le désirer les étudiants participant à ces journées. Nous regrettons aussi le manque de communications avec la faculté; nos relations furent surtout épistolaires, et nous croyons qu'il aurait pu en être autrement si la faculté avait jugé bon de procéder autrement.

La situation s'est détériorée de façon déplorable ces derniers jours. Le 29 octobre, au moment même où nous nous préparions à envisager le retour en classe et l'élaboration de mécanismes adéquats, au moment où la question d'un Comité paritaire provisoire pour préparer d'autres journées d'étude semblait devoir se régler, nous avons reçu un décret du Conseil de faculté, annonçant la reprise des cours. Et pourtant, on s'en souvient, M. le Doyen lui-même, le jour où nous avons suspendu techniquement nos journées d'étude pour l'entendre, nous avait affirmé qu'il trouvait normal que les administrateurs, les professeurs et les étudiants s'entendent sur un protocole de retour aux cours: le décret réglait la question d'une tout autre façon.

Cette réunion du Conseil de la faculté s'est tenue après une journée d'étude des professeurs qui, dans l'ensemble, n'ont pas participé à cette décision. Et, selon une tactique employée couramment par les patrons d'usine, la faculté a ignoré les structures officielles de l'Association des étudiants et a adressé ce décret à chacun des destinataires. Elle a même informé les évêques et les supérieurs provinciaux qui auraient une responsabilité spéciale envers leurs "sujets" étudiants; nous croyons qu'il y a là, bien rationalisé, un phénomène typique d'ingérence ecclésiastique dans le métier d'étudiant et une subtile pression sur ceux-ci. Il faut dire cependant que ce geste nous surprend et que ces autorités épiscopales et provinciales ne se sont pas ingérées dans le litige.

Les étudiants ont dû alors perdre du temps et mettre au point la conduite à tenir. Ils ont invité les professeurs à une rencontre spéciale en soirée et hors des cadres des journées d'étude: les étudiants étaient environ cent cinquante, alors que la presque totalité des professeurs n'est pas venue. Les étudiants ne comprennent pas pourquoi, et plusieurs doutent que cette mentalité laisse entrevoir un dialogue adulte.

## Le climat

Dans ce contexte, nous voulons décrire ce que nous croyons être conforme aux faits et au climat de nos délibérations, tenues par une moyenne de 150 participants. En toute conscience, et conformément à plusieurs témoignages de personnes non impliquées dans le feu des événements, nous croyons que tout observateur a pu remarquer que ces journées se sont déroulées dans un climat de respect des personnes et de disponibilité à écouter non seulement des thèses minoritaires, mais encore des positions presque hostiles à l'Assemblée présente. Tous ceux qui sont venus ont pu en effet s'exprimer librement, les votes importants furent tenus à scrutin secret, personne ne fut hué ou insulté, toutes les propositions furent discutées, tous furent toujours invités, etc. Aucune manipulation de l'Assemblée ne fut tentée; chaque journée était préparée par un groupe d'étudiants qui se réunissaient le soir précédent; mais tous ceux qui le désiraient pouvaient participer à cette réunion et des gens de toutes les tendances se sont prévalus de ce droit. Dans le seul but d'éviter des pertes de temps inutiles, un comité imprimait intégralement tous les rapports des journées précédentes et un autre comité libre proposait à l'Assemblée du lendemain une démarche sur laquelle elle était toujours invitée à se prononcer et à voter. Nous ne voyons pas ce que nous aurions pu faire de plus, et nous sommes même portés à croire que peu d'assemblées ont autant respecté les gens, souhaité le maximum de participants et veillé à ne pas employer de tactiques déloyales ou restreignantes: une assemblée ne peut tout de même pas tenir constamment compte des absents qui ne répondent pas à son invitation...

## L'objectif

C'est dans cet esprit que nous avons réfléchi sur notre situation à la faculté de théologie et sur notre vie d'étudiants. Nous avons tenté de cerner certaines de nos aspirations liées à notre formation; nous avons distingué les composantes différentes de nos vies: milieu de vie ecclésiastique, métier d'étudiant, aspirations sacerdotales etc.; nous nous sommes attardés à chercher une participation plus générale de tous à la marche de la faculté; nous avons cru que le pouvoir devait revenir à tous, professeurs et étudiants, et nous avons parlé en ce sens de "pouvoir unifié"; nous voulons travailler ensemble à la rénovation de l'ensei-

gnement de la théologie et participer au pouvoir; nous avons développé une conscience de groupe comme jamais il n'y en a eu dans notre milieu étudiant, et nous n'avons pu que déplorer l'absentéisme, non nécessairement hostile cependant, des non-participants, et le juridisme des autorités et de trop de professeurs de notre faculté; nous avons cru devoir prendre ce que nous pensions être nos responsabilités, dans un sens que n'ont pas compris les autorités, mais qui nous semblait valable malgré toutes ses limitations; nous avons mis sur pied des mécanismes permanents d'action; nous avons pris une triste conscience de la force des systèmes dans lesquels nous évoluons (milieu ecclésiastique, faculté, Université, société) et du long chemin à parcourir; nous avons déploré que les professeurs fassent bloc avec l'administration, que leur porte-parole soit le doyen et qu'ils ne soient pas constitués en association plus autonome et représentative. Tout ce travail reste peut-être confus, mais nous avons cru nécessaire de l'entreprendre.

Voilà ce que nous jugeons bon de faire connaître. Nous revenons lundi (4 novembre) aux cours, espérant que tout cela n'aura pas été vain. Nous souhaitons en tout cas demeurer éveillés, garder nos aspirations, et reprendre le dialogue avec tous ceux qui le croient rompu. Peut-être est-il possible de conserver nos aspirations, et (la preuve en est peut-être à faire) de "dialoguer sans se faire fourrer".

---

Dans ce même numéro:

***La contestation dans l'Eglise***

***Théologie de la contestation***

# Réactions du monde ouvrier

*Table ronde*

Quelles réactions le monde ouvrier a-t-il eues devant la contestation étudiante? S'est-il senti concerné et solidaire? Pour le savoir, nous avons réuni le 7 janvier une table ronde groupant étudiants et ouvriers.

Céline Yelle, du secrétariat national de la J.E.C.

Janine Dallaire, étudiante universitaire, A.G.E.U.M.

Jean-Marc Lebeau, Mouvement des Travailleurs Chrétiens

Jean-Paul Hétu, militant syndicaliste, C.S.N.

P.-E. Pelletier, o.m.i., directeur de "Prêtres et Laïcs"

## *Quels sont les objectifs de la contestation étudiante?*

**Animateur:** Le but de notre rencontre serait d'essayer de situer le mouvement de contestation étudiante dans l'ensemble des griefs que nous avons contre la société et des efforts entrepris pour la transformer. Le mouvement ouvrier s'y est attaqué depuis un certain nombre d'années avec ses objectifs et ses méthodes: quelles ont été ses réactions devant le mouvement étudiant?

**Céline:** Le mouvement de septembre-octobre ne s'attendait pas à avoir l'appui des ouvriers et je ne crois pas qu'il l'ait sollicité, même s'il était plus ou moins conscient qu'en s'attaquant à l'École il touchait également à toute la société. La rencontre s'est surtout faite avec les parents qui se sont ralliés pour une bonne part, tout en restant inquiets sur certaines formes de contestation.

Les objectifs de la contestation ont été multiples et finalement ils visaient la société dans son ensemble. Mais quand elle a débuté à Lionel-Groulx elle comportait des objectifs très précis, comme le prêt-bourse, les débouchés professionnels, l'entrée à l'Université; ce n'est qu'après qu'on s'est aperçu que ces problèmes étaient reliés à des problèmes de la société plus large.

Pour nous, de la J.E.C., nous voulions nous attaquer aux problèmes de la société dans son ensemble, mais en privilégiant le travail de l'étudiant dans son milieu, voyant que dans son travail l'étudiant est amené à vivre dans les mêmes structures, les mêmes valeurs que le reste de la société: non-participation, système de concurrence, etc.

**Jean-Paul:** Je trouve que les étudiants n'avaient vraiment pas le choix: en s'attaquant à des questions comme les bourses, l'université, les débouchés au travail, ils devaient forcément mettre en cause la société. Quand ils touchaient la question des bourses ou de la nouvelle université, ils touchaient à l'argent, donc à l'Etat et à l'entreprise privée. Et surtout, quand ils étaient inquiets au sujet de l'avenir professionnel, ils mettaient en cause tout notre système économique et politique. Le processus tel que tu l'as expliqué devait déboucher là sans quoi il serait resté un vase clos. Et le mouvement syndical, à ce niveau-là, ne pouvait pas ne pas être d'accord, il devait emboîter le pas. Il l'a fait avec les formes que l'on connaît: des types invités à parler aux étudiants, des déclarations; il y a eu le congrès de la C.S.N. qui s'est réuni à ce moment là et qui a pris position. Forcément, en suivant le processus amorcé, ils n'avaient pas d'autre choix.

**Janine:** A l'Université de Montréal le mouvement a commencé au printemps chez les étudiants de première année de Sciences sociales: l'année menaçait de se terminer par un débrayage à cause de questions académiques. Une journée d'étude proposa des revendications précises: promotion par matière, pédagogie plus active, nouveau système d'évaluation scolaire, abolition des quotas. Un comité a été formé pour mener l'action. Pour les étudiants cela n'a pas été très loin; le mouvement s'est terminé par une commission d'étude sur la pédagogie à l'Université.

Cette année, une minorité d'étudiants ont été éveillés par les événements français; je n'affirmerais pas cependant que la majorité des étudiants veuillent reproduire ici la situation française. Mais ils nous ont permis de comprendre pourquoi chez-nous ça n'a pas marché. Il n'y

a pas eu ici cette explosion de paroles, de discussions; nous ne sommes pas allés très loin dans l'analyse du malaise, mais nous nous sommes contentés de quelques revendications et d'une organisation à l'intérieur de l'Université.

Pour nous de l'A.G.E.U.M., l'objectif immédiat est d'arriver à permettre aux étudiants de créer des situations où ils pourront vraiment s'exprimer sur ce qu'ils vivent et sur ce qu'ils ne vivent pas, sur ce qu'ils attendent et sur ce qu'ils refusent, sur ce pour quoi ils sont à l'université et sur ce qu'ils veulent faire en sortant. Pour nous c'est essentiel; mais c'est difficile pour bien des raisons, parce que se donner un objectif comme celui-là c'est se donner pour objectif de transformer radicalement l'Université dans sa constitution même.

### *Quelles ont été les réactions du monde ouvrier?*

**Jean-Marc:** La réaction des gens, des adultes surtout a été de se trouver joliment empêtrés devant la situation où leurs enfants voulaient tout *prendre en mains*. Leur réflexe se comprend de la façon suivante: l'image que l'on se faisait de l'école est encore celle d'enfants qui sont là. Mais ce n'est plus la même chose, il y a maintenant des jeunes, des adultes. C'est la première fois que les jeunes sont massivement à l'école, et cela jusqu'à 24-25 ans, et de plus avec des moyens extraordinaires. Les adultes se disaient: "Qu'est-ce qu'ils font; qu'est-ce qu'ils veulent? On leur a tout donné! Nous n'avions pas cela dans notre temps." Cela s'est manifesté au début dans les assemblées publiques.

Puis le mouvement a rapidement dépassé les questions scolaires. On se disait à ce moment-là: "Qu'ils se comptent chanceux d'être à l'école, nous, nous n'y sommes pas allés." Après cela on est passé à la société globale. Les gens se disaient alors: "Ils veulent tout changer; ils ne connaissent rien!" La réaction d'une bonne partie du milieu était négative: on ne comprenait pas. Les vraies revendications que les étudiants faisaient n'ont pas été comprises, je pense; il y a eu un certain nombre qui l'ont comprise, les gens engagés dans les organismes comme le monde syndical, la Chambre de commerce, etc., à ce moment-là s'ils ont pris position c'est que leurs intérêts étaient en jeu, dans un sens ou dans un autre.

Je crois que, assez rapidement, le mouvement a manqué de souffle; c'était prévisible que le leadership qui naissait dans les collèges allait se tuer à courte échéance. Celui qui a embarqué les étudiants s'est coulé à brève échéance parce qu'il n'y avait pas de gains immédiats possibles. On est parti de la contestation des examens scolaires et on est tombé tout de suite sur la société globale. A ce moment-là il y a eu une espèce de ressac et on perdu la masse des étudiants, facilement noyée là-dedans. Le leadership n'était pas prêt à saisir toute la portée des revendications, comme à Lionel-Groulx ou dans le milieu universitaire, encore moins la masse des étudiants.

Je pense qu'en dessous de tout cela il y a eu quelque chose de très positif et l'ensemble du milieu n'a pas été indifférent aux questions qui se sont posées. D'un autre côté, en négatif, il y a des personnes qui avaient la possibilité de donner une direction, d'assumer un leadership et qui se sont noyées. Et je crains que d'ici deux ans, dans certaines écoles, il n'y aura plus la possibilité d'organiser les étudiants, sauf pour des clubs de football ou de tennis. Pour moi, c'est une réaction spontanée que j'ai observée dans le milieu.

**Jean-Paul:** Je ne suis pas d'accord avec ta dernière remarque. Qu'elle soit bien factuelle, je ne veux pas le mettre en doute, mais c'est le manque de perspective que je refuse. Tu cites un argument classique que l'on entend dans la lutte quotidienne au niveau syndical: "Les gars ne sont pas prêts à faire la lutte." Mais si on attend théoriquement que les gars soient prêts à faire la lutte, ils ne la feront jamais. Les vrais problèmes qu'ils doivent poser, ils ne les poseront jamais, ou bien ce ne sera le fait que d'une minorité. C'est là que l'on voit l'importance d'avoir une organisation étudiante, une organisation syndicale, parce que là la tradition va pouvoir se créer. L'expérience de la lutte qu'ils prennent la première fois va servir pour la deuxième, et l'analyse qu'ils feront pourra mieux correspondre à la réalité.

Dès que nous nous sommes aperçu que les étudiants commençaient à poser le problème de leur avenir professionnel, nous à la C.S.N. nous avons pensé au 8% de chômage dans la province de Québec et nous nous sommes immédiatement posé le problème du rôle de l'Etat face au chômage, son rôle dans la formation professionnelle. Nous pensions également aux recommandations du *Conseil d'Orientation Economique* disant que d'ici 1970 il fallait créer 200,000 emplois de

plus par année; voyant qu'il ne s'en créait pas autant, nous nous disions: "Ces gars réagissent normalement."

Je ne dis pas que ce fut la réaction de tout le monde. Quand nous avons vu le genre de types que les étudiants invitaient, plusieurs se sont dissociés. Ce sont des gens avec qui nous luttons quotidiennement, et nous connaissons le romantisme révolutionnaire dans lequel ils travaillent; c'est à partir de ces invitations qu'on les liait avec les luttes françaises. Je ne dis pas que c'est là une analyse de la C.S.N., mais d'un groupe de militants engagés dans la C.S.N.

Sur le fond de la contestation nous étions parfaitement d'accord; mais la réaction des pères de famille était différente quand ils voyaient leur "fiston" arrêter l'école sans en avoir parlé au foyer. Mais surtout les gens n'étaient pas habitués socialement à voir les étudiants adopter un même type de lutte qu'eux; il n'y avait pas eu de préparation; en réalité, ce fut une véritable explosion.

**Janine:** Je ne suis pas d'accord avec la mise sur pied d'une organisation permanente, et je souhaiterais même, pour ma part, la dissolution de l'A.G.E.U.M., car nous en avons assez des revendications. Ce qu'il faut c'est de mettre les étudiants dans la situation de voir comment s'incarne le pouvoir.

**Jean-Paul:** Si une des conclusions, et c'est celle qui est apparue dans le public, c'est que seuls les étudiants puissent bâtir eux-mêmes les cours, je préférerais garder le système d'enseignement le plus conservateur, car les étudiants ne sont pas encore dans la vie. En particulier, si vous prenez les Sciences sociales, on s'aperçoit que les facultés qui sont actuellement les plus rétrogrades ce sont celles des Relations industrielles et de l'Economie, le Droit on n'en parle pas; ces deux facultés-là parlent encore de notions qui dans le monde quotidien n'existent plus: l'entreprise privée, par exemple, on en parle en des termes d'il y a 20 ou 25 ans. Contrôler les Cégeps ou l'Université: mais comment les étudiants peuvent-ils dire qu'un cours est valable à moins d'avoir déjà suivi d'autres cours?

**Janine:** La plus grande force, pour moi, force négative, c'est l'inquiétude générale: on ne sait pas où l'on s'en va. C'est le fouillis général.

**Jean-Paul:** Cela doit se traduire dans le concret. Quand on parlait d'avenir professionnel, c'était vraiment concret. Evidemment il faut créer des situations qui permettent aux gens de s'exprimer, c'est péda-

gogique. Mais plus que cela, il faut des outils pour que cette expression formule des objectifs et qu'ils deviennent efficaces. C'est pourquoi je disais qu'une organisation est indispensable parce que c'est uniquement elle qui a chance de rester; les étudiants, par définition, ont un statut temporaire. Il faut une organisation pour mener la lutte à long terme, autrement vous allez continuer à confirmer un préjugé que l'on a toujours eu à l'égard des étudiants.

**Janine:** Dans le concret, nous réclamons le pouvoir, pas tous seuls, mais avec les profs.

**Jean-Paul:** On conteste justement cela que, dans une chasse gardée, vous preniez et gardiez le pouvoir, parce qu'à ce moment-là vous ne réglez pas les problèmes. L'Université, finalement, elle est financée par qui? Les types qui vont sortir de l'Université, où vont-ils aller? Je ne suis pas intéressé à ce que la majorité des gens qui sont là viennent "botter le cul" à la majorité du peuple comme ça ce fait actuellement. Parce que je finance l'Université, je suis intéressé à ce que sur le plan politique et social, sur le plan strictement humain, les gens qui sont là ne soient pas les plus rétrogrades de la société, comme ce l'est actuellement.

**Céline:** Si les étudiants demandent le pouvoir pour ce qu'ils font ensemble et dont ils sont responsables jour après jour, il me semble que ce n'est pas exclusif, loin de là. Ils veulent être intégrés avec les autres responsables de la société dans la définition de ce qu'ils vont faire. Et c'est ce qui est beaucoup mis en question actuellement dans le milieu étudiant: qui définit ce qu'ils ont à faire? Ce programme est tracé par qui et pour qui?

### *Comment situer ces problèmes?*

**P. Pelletier:** En arrière de cela il y a des problèmes de posés et il serait intéressant qu'on les situe. Nous vivons dans un climat nouveau, celui d'une société qui est devenue évolutive à grande vitesse. Tous, professionnels, travailleurs, prêtres, serons-nous dépassés dans cinq ans? Parce que c'est une société rapidement évolutive il devient nécessaire que toutes les énergies qu'elle contient se conjuguent ensemble. Il y a une volonté de participation, une volonté d'être ensemble parce qu'il n'y a personne qui a la vérité totale, personne qui soit capable de dire

à long terme ce qu'il faut faire, il faut chercher ensemble. Cette volonté de participation se manifeste dans toute la société.

**Jean-Paul:** Il y a une volonté de participation, mais il n'y a pas de structures de participation, c'est une petite poignée qui mène.

**P. Pelletier:** Plus profondément, il y a le système qui est remis en question. On est rendu à un sommet, à une saturation à l'égard du système capitaliste. Pourquoi cette insécurité économique? On est loin de sentir un appel comme il y a une vingtaine d'années. Il y a un tas de monde qui s'en vient sur le marché du travail; eh bien, qu'on le dise, qu'on sache ce dont on a besoin! Non, ce qu'on entend dans le public c'est qu'on est bloqué, qu'il faut modérer parce que les gens sortent leurs capitaux et les placent ailleurs. Il n'y a pas un climat encourageant, mais celui d'une grande société fatiguée. Cela dégoutte sur le dos des étudiants. Eux ils bafouillent un peu là-dedans, ils contestent et sont inquiets; on ne peut pas dire qu'ils sont dans un climat qui les motive facilement.

**Jean-Marc:** Inquiétude, oui. La volonté de participation n'est pas si grande. On est devant un système où le pouvoir nous échappe. Donner le pouvoir à qui: à une autre clique qui ne sera pas meilleure que la première? On est gâté par la société, on se trouve assez bien et on ne désire pas trop participer. Il y a une inquiétude qui freine face au changement. On a connu le romantisme révolutionnaire: on fait une révolution, on change la société, survient une contre-révolution. C'est la même inquiétude que l'on rencontre dans le quotidien lorsqu'il s'agit d'organiser un syndicat. Le travailleur répond: assure-moi d'abord que je vais sauver mon petit salaire ensuite je m'engagerai pour essayer d'en obtenir un meilleur.

**Céline:** La sorte de participation que les étudiants des Cegeps réclamaient allait contre l'organisation de la société dans son ensemble, et ceux qui refusèrent ce style de participation des étudiants savaient bien ce qu'ils faisaient.

**Jean-Marc:** Ce sera un des éléments de solution à long terme. Au niveau de l'école secondaire et du collégial les jeunes sont capables de participer; ils le seront ensuite à l'université et dans la société. Nous le voyons actuellement, ce sont ceux qui ont été participants dans les mouvements de jeunesse que l'on retrouve participants dans les mouvements d'adultes et qui manifestent une volonté de changement.

## *Quelles seront les conséquences pour l'Eglise?*

**Janine:** Il y a des premières manifestations: certains se font une Eglise à eux. Ou bien ils deviendront des sectes, ou bien l'Eglise les acceptera au sens positif du terme. Elle acceptera d'être dans le monde.

**P. Pelletier:** C'est la remise en question de la grande institution de l'Eglise.

**Jean-Marc:** Les gens qui veulent participer apporteront leur participation là où ils croient que c'est valable, dans l'Eglise comme dans le monde profane. Les gens participeront dans la mesure où ils sentiront que leur participation est efficace.

**Jean-Paul:** La participation dépend de la perception que tu as des problèmes et la place que tu occupes pour les solutionner. S'ils n'ont pas cet objet et cette place dans l'Eglise, les gens vont se retrouver dans des sectes, ils recréeront des liens autour d'une perception d'objectifs communs.

**Jean-Marc:** Dans la crise de l'Eglise-institution on n'a pas encore atteint le fond du puits. Déjà dans les années 50, Claude Ryan disait: il y a une crise spirituelle dans l'Eglise du Québec. Gérard Pelletier disait la même chose dans les années 40. J'attends le jour où l'on aura touché le fond du puits.

**Jean-Paul:** La notion d'autorité, qui fait partie de la foi pour un chrétien, comment est-elle structurée dans l'Eglise? Si un gars vit dans la société et qu'il a la volonté de participer, il y aura en lui des conflits terribles: il ne peut plus vivre dans une institution qui est structurée selon les règles du Moyen Age ou plus loin encore et que l'on ne veut pas faire bouger.

**P. Pelletier:** Il y a toutes sortes d'indices qui prouvent que c'est une autre Eglise qui est en train de naître et qui ne sera plus du tout structurée juridiquement d'une façon aussi rigide qu'elle l'était hier.

**Céline:** Il me semble que ce qui demeure un des gros problèmes de l'Eglise actuelle c'est, profondément, quelles questions sont abordées par l'Eglise et comment elle est vraiment présente au monde actuel. Les questions du monde deviennent les préoccupations de ces groupes de chrétiens dont on a parlé. Il est important de retrouver ces formes multiples de regroupement de chrétiens où l'Évangile va avoir du sens pour les préoccupations des hommes dans ce qu'ils sont et ce qu'ils font.

# Le "deuxième Front" de la C.S.N.

Marcel PEPIN, président de la C.S.N.

Il y a, au sein du mouvement syndical, des éléments qui cherchent à redéfinir celui-ci, et, en dehors, il y a des éléments qui le remettent en question. Une inquiétude diffuse, à l'intérieur comme à l'extérieur de ses cadres, s'est répandue à son sujet. A l'intérieur, les syndiqués sont plus insatisfaits, plus agités, en quelque sorte, plus incertains de la valeur du syndicalisme, qu'ils ne l'étaient. A l'extérieur, il rencontre une contestation croissante, précisément dans des milieux populaires militants.

## Un syndicalisme devenu fonctionnel

Ces signes sont des symptômes dont il faut trouver le sens. L'une des causes de cet état de choses, c'est que le mouvement syndical, d'une certaine manière, s'est réalisé... Cette explication peut paraître paradoxale. Il s'est réalisé, c'est-à-dire qu'il a atteint à une place dans la cité, qu'il s'est constitué un domaine, qu'il s'est donné certaines fonctions précises et les a exercées avec succès dans une société présentant les apparences de la stabilité et du progrès. Dès lors, il s'est défini par ces fonctions. Celles-ci l'ont fixé dans l'existence et ont fixé aussi son image et sa réalité. Le syndicalisme, en devenant fonctionnel, tendait à s'en tenir aux fonctions qu'il accomplissait jour après jour, année après année. Comme le point le plus aigu de résistance à son effort se trouvait dans l'entreprise et comme c'est là qu'il devait s'implanter, sa lutte a consisté essentiellement à y organiser des syndicats, à les faire reconnaître par les employeurs et à négocier des conventions collectives. Cet effort gigantesque a accaparé ses énergies pendant des décennies. Au terme de cette période, qu'on a appelée "héroïque", le syndicalisme était, en quelque sorte, devenu tout entier ce qu'il faisait. Les nécessités de la lutte

la plus difficile avaient, d'une certaine manière, rétréci ses horizons; le besoin de concentrer son effort sur un point donné avait réduit son champ d'activité.

## Exploitation des travailleurs en dehors de l'usine

Mais les travailleurs ont des problèmes sociaux qui débordent de toutes parts ce champ d'activité. Les syndiqués marquent des points, bien sûr; le sort des travailleurs syndiqués s'améliore, du moins dans leurs conditions de travail; nous jouissons d'avantages que nous n'avions pas; nous avons forcé les employeurs à céder du terrain; *dans les lieux de travail*, le mouvement syndical a certes mis au point des moyens qui peuvent être efficaces et qui, dans une bonne mesure, se révèlent tels. Mais *en dehors des lieux du travail*, le syndicalisme et la population laborieuse restent à la merci des possédants de tout acabit. La société en général, de ce point de vue, reste une espèce de *no man's land* où la population, atomisée, est pratiquement sans défense.

D'où le phénomène suivant: l'exploitation, plus ou moins contenue par les syndicats dans les entreprises, a libre cours encore à l'extérieur de celles-ci.

Il en résulte une double conséquence. La classe possédante recouvre là amplement les pertes qu'elle fait aux mains des syndiqués. En outre, les moyens qu'utilisent ceux qui dominent royalement l'univers économique sont si vastes et si divers qu'ils réussissent, malgré tout, à faire durer, dans notre société technologique avancée, un véritable abîme de misère et de difficultés de toutes sortes.

Dans une bonne partie des entreprises, il y a une force sociale organisée. Dans les autres, et en dehors des entreprises, il n'y en a pas. La classe des possédants a donc là le champ libre pour employer à sa guise l'immense diversité de moyens qu'elle met en œuvre pour tirer le plus d'argent qu'elle peut de la population laborieuse, à la faveur d'un très grand désordre économique.

L'injustice sociale, aux yeux des gens en général et jusqu'à un certain point aux yeux des travailleurs eux-mêmes, n'est plus principalement identifiée à celle qui s'exerce dans les usines et autres lieux de travail (bien qu'elle soit loin d'en être disparue), mais bien à celle qui

a cours en dehors des usines et autres lieux de la production, c'est-à-dire dans le monde de la consommation, dans les conditions d'existence faites au peuple en dehors de son lieu de travail.

Cette injustice, contre laquelle le peuple se défend mal et à laquelle les syndicats se sont trop peu intéressés jusqu'ici, a mille visages. Elle s'appelle chômage, cette plaie révoltante de la riche Amérique; elle s'appelle hausse désordonnée des prix, augmentation sans contrôle des profits, spéculation sur toute espèce de biens, de denrées et de services, y compris les services professionnels; elle s'appelle le contrôle du logement et des terrains à bâtir par les spéculateurs, qui méprisent tout, y compris les familles, pour peu qu'ils trouvent quelque profit à bâtir pour le luxe ou à refuser, par volonté de spéculation, de bâtir; elle s'appelle donc crise du logement, taudis, entassement des populations urbaines dans des logis insatisfaisants et trop exigus; et que ne s'appelle-t-elle pas encore? Pauvreté, insécurité d'emploi, manque de travail, sans doute, mais aussi exploitation sans merci du peuple par les usuriers, accaparement du service professionnel par des corporations qui empêchent une certaine socialisation des professions, refus par les gouvernements d'étendre le domaine de la sécurité sociale, contrôle de l'information et exploitation à des fins mercantiles et vaines des moyens de communication, contrôle indirect du vote populaire par une débauche publicitaire qui conditionne l'électorat, taxation abusive des petits et moyens revenus, etc. On ne peut décrire en quelques lignes seulement les moyens qu'utilise la civilisation de la piastre pour exiger du peuple qu'il paie chèrement son droit de vivre partout là où il reste une proie facile pour ceux qui veulent abuser de lui, c'est-à-dire partout en dehors des lieux du travail où il y a des syndicats pour le défendre.

## Un nouveau champ d'action

La question se pose. Devant cette situation, les syndicats, le syndicalisme, la démocratie militante, le simple esprit de justice, la simple compassion pour la souffrance d'autrui, peuvent-ils demeurer indifférents? Il s'agit de savoir en effet si nous pouvons rester les bras croisés devant un tel spectacle. Si par surcroît on se prétend chrétien et qu'on se mette à condamner la justice militante dont je parle, au nom de je ne sais quel conservatisme ou de je ne sais quelle prudence, la contradiction dans laquelle on se trouve alors n'est pas mince, et il

faudra la mettre soit au compte de l'inconscience, soit à celui de l'hypocrisie.

Nous avons essayé à la CSN, de voir au-delà des horizons de ce conservatisme. Nous avons commencé à exercer notre action dans des domaines qui débordent le champ de la convention collective de travail.

Comme je l'ai exposé à notre dernier congrès, nous avons par exemple combattu, non pas simplement dans l'abstrait, mais sur le terrain, les usuriers. Nous avons en outre commencé d'amener la population laborieuse à se grouper dans des comités d'action politique indépendants des partis. Nous avons fait également un effort du côté de l'information populaire, par nos propres publications. Enfin nous avons entrepris un effort de critique sociale autonome, si sévère qu'elle puisse être; car laisser le contrôle des idées sociales aux mains de ceux qui profitent du système, c'est le meilleur moyen de perdre tout espoir de voir la société changer dans le sens de la justice.

## Moyens d'action populaire

Ces expériences nous ont fait découvrir une voie et une méthode, par lesquelles il semble, à l'exemple des *Comités de citoyens* qui ont surgi partout spontanément, qu'on puisse entreprendre de s'attaquer à un désordre social aux effets duquel on n'est que trop porté à s'habituer.

Mon rapport au dernier congrès de la CSN visait à exposer cette méthode et à indiquer, à titre d'exemples, un certain nombre d'initiatives par lesquelles nous pourrions, réellement et d'une manière profondément démocratique, commencer à faire face à la situation populaire qu'on a créée et que perpétue le libéralisme économique.

Ces moyens, dans le rapport en question, n'étaient pas indiqués comme des recettes, mais comme des exemples dont la créativité des gens puisse s'inspirer dans la lutte quotidienne. Il ne s'agissait pas tellement d'indiquer des remèdes que de souligner le sens d'un effort créateur de contestation et d'action directe. C'est la population elle-même qui doit créer et mettre en œuvre ses moyens de défense; c'est dans l'action concrète qu'elle peut le faire; c'est elle qui doit se mobiliser. L'œuvre ainsi envisagée ne doit pas être un travail accompli par des élites, traditionnelles ou même syndicales; elle doit être le fait d'une population militante.

Mentionnons parmi les moyens ainsi suggérés, le développement et la radicalisation du mouvement coopératif, la résistance collective organisée aux hausses de prix, l'organisation de groupements de citoyens et la participation aux manifestations des groupes de contestation, la formation de militants en fonction d'objectifs de cette nature, l'action des syndicats sur le comportement de certains organismes d'intérêt public, les campagnes pour provoquer la démocratisation des professions libérales, l'extension d'une foule de moyens relatifs à la circulation des idées: journaux, ciné-clubs, bibliothèque, etc., sans parler de l'intensification des expériences déjà commencées et que j'ai mentionnées plus haut.

Exemples-types; moyens-types. Moyens d'une contestation éminemment nécessaire et qui n'existe que sporadiquement, à l'heure actuelle, et, dans bien des cas, d'une manière improvisée.

## Ouvrir un deuxième front

Notre civilisation a le choix: ou bien laisser à peu près toutes choses *aller anarchiquement dans le sens de ceux qui ne pensent qu'à l'argent*, ou bien essayer de construire une société, morceau par morceau, sous le signe de la justice et sous celui de la démocratie.

Le "*deuxième Front*", c'est le choix impliqué par le second terme de l'alternative. Il s'agit d'ouvrir un deuxième front, un front terriblement dégarni jusqu'à maintenant, le premier étant celui du travail et de la production, où nous avons déjà une partie des défenses collectives et des techniques d'action qui nous sont nécessaires.

Ce choix, il devenait urgent de le poser clairement. Il y a, comme un printemps qui perce sous la neige, un humanisme et une justice qui percent de nos jours sous la carapace de l'odieuse civilisation mercantile et matérialiste. Nous voulons être parmi les forces qui préparent cette addition d'humanité et de raison dans une société qui ne peut prendre indéfiniment pour guide l'appât du gain. Une telle attitude provoque naturellement des chocs en retour, des condamnations faussement scandalisées, *bref la riposte de ceux qui profitent du régime et surnagent personnellement sur le fiasco social*. Mais peut-être y a-t-il, parmi les gens qui regardent un peu du côté de l'humain dans les choses sociales, certains individus, ça et là, qui attendent au contraire un tel réveil. C'est un de nos espoirs.

# La contestation dans l'Eglise

A. LIÉGÉ, o.p.<sup>1</sup>

Au cours des événements de mai dernier, un mot d'ordre a circulé parmi certains groupes de chrétiens catholiques et protestants: il faut faire passer la contestation dans nos communautés d'Eglise! Et l'on commentait: nous ne serions ni logiques, ni sincères, si nous nous contentions de contester la société humaine dans laquelle nous vivons, en épargnant notre société ecclésiastique. Ce qui faisait l'objet de mises en cause limitées, concernant la vie dans l'Eglise, s'enfla et s'exprima aussitôt avec passion: le style de l'autorité, le langage, le fonctionnement — et l'existence même — de l'institution, la liturgie, le célibat des prêtres, la vie religieuse, la théologie... On livra du même coup à la contestation interne tout ce qui, dans le comportement de l'Eglise, semblait ne pas cautionner la contestation politique et culturelle en cours dans la société.

Qu'il y ait eu, dans l'opération globale, un certain mimétisme révolutionnaire, non exempt de démagogie, on le concédera volontiers. Mais il serait malhonnête de ne pas reconnaître le besoin qui habitait certains groupes de chrétiens les plus conscients, de s'exprimer, de dire leur attente et leur déception dans l'Eglise d'après le Concile, de crier leur malaise en face de formes inadaptées et contre-signes de l'Evangile. Il serait également injuste de ne pas accueillir tout ce qui, dans la remise

---

<sup>1</sup> On aura également pu trouver cette réflexion dans la "Revue de la vie diocésaine de Paris, Créteil, Nanterre, Saint-Denis", N° 35.

en cause, condamnant à bon droit la trop grande lenteur des responsables pastoraux ou la passivité du peuple chrétien.

De toute façon, une expérience a été faite, sans précédent, laissant dans la mémoire des souvenirs mêlés: libération, efficacité, amertume, agressivité, aspirations évangéliques, projection de la subjectivité, courage, irresponsabilité... Une expérience qui a ouvert un appel permanent, de sorte que la vie en Eglise, déjà modifiée depuis le Concile, ne sera plus comme avant: en plus évangélique ou en moins évangélique, selon que l'expérience donnera lieu à une réflexion de foi de la part de tous, en vue d'établir le statut d'une authentique contestation ecclésiale. Amorcer cette réflexion est à présent notre intention.

## I. De la contestation comme exigence

On fera bien de prêter attention à ce mot qui a fait fortune. Il ne signifie pas seulement le refus ou la récusation, qui peuvent être arbitraires; il ne signifie pas seulement la critique ou la controverse, ni le procès ou la polémique, qui se limitent souvent au jeu des mots ou des idées. Il contient le mot "testes" = témoin; et de là jaillit l'exigence. Conteste vraiment celui qui, à une expérience ou à un témoignage d'expérience, oppose une autre expérience ou un autre témoignage qu'il estime ou contraire, ou correctif, ou complémentaire, ou plus décisif.

Ne peut contester que celui qui a engagé son existence dans le domaine où il va se prononcer en s'opposant. Il dira: le résultat de mon expérience m'a conduit dans des voies où il m'est impossible désormais d'accepter cette situation acquise, de tenir pour vrai ce que vous dites, de me ranger à ce qui est enseigné et reçu; ce que je sais par expérience, ce que j'ai interprété vitalement, m'apparaît incompatible avec ce qui se fait habituellement et sans lucidité. Il ajoutera: je m'entêterai à faire *passer ma conviction, à manifester la fragilité de la vôtre, à miner les situations acquises, au nom de ce que je sais (de ce que nous savons) être authentique et dont nous portons témoignage.*

Transportant cela à l'intérieur de la communauté chrétienne, on exigera du contestateur qu'il soit engagé dans l'expérience évangélique *de cette communauté et qu'il puisse dire: croyant avoir, pour mon compte, quelque part à l'Esprit de Jésus-Christ, je ne puis tolérer ce qui se*

dit et se fait dans mon Eglise qui se réclame de l'Esprit. J'en fais appel à ce qu'il m'a été donné de découvrir dans les situations données où j'essayais de vivre selon l'Evangile et d'en témoigner: comment renier cela qui fait partie, à mes yeux, des interprétations existentielles de la réalité chrétienne d'aujourd'hui? Comment le concilier avec ce qui est vécu et exprimé dans ma communauté, cautionné par l'autorité pastorale? Je supplie qu'on entende ma voix et les voix convergentes, car il y va de l'Evangile vivant.

Rien d'étonnant à ce que la contestation ecclésiale parvienne des secteurs de la communauté les plus engagés dans la nouveauté du monde ou les plus mystiquement vivants de la foi: de ceux pour qui la vie chrétienne est une expérience toujours renouvelante. Les fidèles et les pasteurs conformistes ou traditionalistes risquent de ne voir en elle qu'intervention perturbatrice. Les idéologues risquent aussi de s'en éloigner, la réduisant à un combat d'idées soutenu par la joie de la critique et le triomphe du paradoxe. Le saint et l'apôtre seront les authentiques contestateurs prophétiques: il faudra même s'attendre à ce que les contestations deviennent, chez eux, un charisme.

## 2. Une Eglise ouverte à la contestation prophétique

Force est bien de reconnaître que, au cours de son histoire, l'Eglise, surtout en son corps pastoral, n'a pas toujours accueilli cette contestation qui l'eût aidée à se réformer et à aller de l'avant. Il nous semble donc utile de découvrir les comportements de l'Eglise qui éviteront ces malentendus: ceux-là mêmes que le Concile a commencé de mettre en œuvre en accueillant la contestation des Evêques!

### a) *Ce sera une Eglise humble.*

La conviction sur l'inébranlable solidité des fondations mises en place par Dieu (2 Tim., 2, 19) ne l'empêchera pas d'avoir conscience de sa faiblesse, de la lourdeur de ses structures, des menaces de l'esprit de système et de conformisme. Car, "elle est appelée par le Christ au cours de son pèlerinage, à cette réforme permanente dont elle a perpétuellement besoin en tant qu'institution humaine et terrestre". (*Décret conciliaire*).

Appuyée sur la lucidité que donne la mémoire du passé, "L'Eglise n'ignore pas quelle distance sépare le message qu'elle révèle et la faiblesse humaine de ceux auxquels cet Evangile est confié. Quel que soit le jugement de l'histoire sur ces défaillances, nous devons en être conscients et les combattre avec vigueur, afin qu'elles ne nuisent pas à la diffusion de l'Evangile". (*Gaudium et Spes*, no 43).

b) *Ce sera une Eglise jeune.*

Se sachant menacée par l'ankylose de la vieillesse, par l'amnésie et l'usure, elle sait davantage encore que Dieu l'appelle en avant, vers l'avenir, sur les plages du monde de demain. Elle acceptera donc la contestation qui lui viendra des évangélistes postés dans les espaces nouveaux de l'humanité pour ne pas mettre l'Evangile en retard. C'était la grande obsession de Jean XXIII, reprise par le Concile: "L'Eglise, surtout de nos jours où les choses vont si vite et où les façons de penser sont extrêmement variées, a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, qui en connaissent les diverses institutions, les différentes disciplines, et en épousent les formes mentales, qu'il s'agisse des croyants ou des incroyants." (*Gaudium et Spes*, no 44.)

c) *Ce sera une Eglise de dialogue*

où tous les membres auront chance de se faire entendre: ce qui suppose qu'on y écoute, et qu'on n'y écoute pas seulement les échos des voix magistrales. Il revient principalement aux Pasteurs de rendre effectif ce dialogue. D'où l'insistance du Concile: "qu'avec un amour fraternel, les Pasteurs accordent attention et considération dans le Christ aux essais, vœux et désirs proposés par les laïcs" (*Gaudium et Spes*, no 37). Et plus loin: "(pour que l'Eglise soit signe de fraternité) cela exige en premier lieu qu'au sein même de l'Eglise nous fassions progresser l'estime, le respect et la concorde mutuels, dans la reconnaissance de toutes les diversités légitimes, et en vue d'établir un dialogue sans cesse plus fécond entre tous ceux qui constituent l'unique peuple de Dieu". (*Gaudium et Spes*, no 92.)

d) *Ce sera une Eglise de l'opinion.*

La contestation doit pouvoir s'exprimer, sans risque d'être étouffée: "qu'on reconnaisse aux fidèles, aux clercs comme aux laïcs, une juste liberté de recherche et de pensée, comme une juste liberté de faire con-

naître humblement et courageusement leur manière de voir, dans le domaine de leur compétence". (*Gaudium et Spes*, no 62; *Lumen Gentium*, no 37; *Presb. Ordinis*, no 9.)

Cela suppose, bien évidemment, un apprentissage pour que l'opinion se sache responsable; apprentissage qui relève d'une certaine démocratisation de l'Eglise, conforme à sa nature de Peuple de Dieu. "L'Eglise, disait Pie XII, est un corps vivant, et il manquerait quelque chose à sa vie si l'opinion publique lui faisait défaut; défaut dont le blâme reposerait sur les pasteurs et sur les fidèles." (*Congrès int. de la presse catholique*, 18 février 1950.)

### 3. Pour une vérification évangélique de la contestation

D'autant plus l'Eglise sera disposée à accueillir la contestation en son sein, d'autant plus faut-il lui reconnaître le droit de vérifier, comme communauté et comme autorité, la qualité et les normes des contestations qui se présentent. C'est à ce sujet que nous voudrions compléter ce que nous disions plus haut concernant l'exigence fondamentale de toute contestation:

#### a) *Contestation à plusieurs voix:*

non point d'abord, pour faire nombre en vue d'une efficacité plus grande, comme il en va dans certaines manœuvres pétitionnaires, mais parce que plusieurs chrétiens font communauté et qu'il y a dans l'Eglise un a-priori communautaire. L'individu peut s'égarer dans l'imprécation vaine et dans la protestation toute subjective. Sans être à l'abri de ces errances, la communauté porte en elle de quoi les corriger.

#### b) *Contestation responsable.*

Que veut-on édifier en contestant? Veut-on vraiment la plus grande exigence évangélique pour l'Eglise et donc pour soi-même, membre de l'Eglise? Veut-on faire aimer davantage le corps du Christ sur terre? Car il ne faudra pas, à la légère, se prendre pour un nouveau Jérémie dénonçant l'adultère de l'Epouse du Christ.

Il est à souhaiter que la contestation s'accompagne d'une protestation vécue d'attachement à l'Eglise, de solidarité à la vie et à la mort

avec la communauté chrétienne concrète, de participation. Aussi bien, la contestation ne peut-elle devenir une activité spécialisée, valable d'une vie chrétienne positive et globale, dont elle n'est jamais qu'une dimension discontinue. Il y faudrait une réelle maturité évangélique.

c) *Contestation non violente.*

S'il est une communauté où la non violence devait faire ses preuves, c'est bien l'Eglise. La contestation usera donc de patience, de persuasion; elle ne se transformera pas en rapport de forces, en manœuvre d'intoxication, en pression agressive et même terroriste. Elle saura rester "gentleman", courtoise et amicale.

C'est, du même coup, fixer certaines limites à la contestation ecclésiale: elle suppose la foi dans l'aspect institutionnel de l'Eglise en ce qu'il a de divin. Contester le comportement de l'autorité pastorale en tel cas ne peut conduire à mettre en question la nécessaire mission des Evêques dans l'Eglise, ni à opposer le principe du "rien sans l'Evêque" au principe du "rien sans le peuple". Réforme mais non révolution.

L'expérience nous fera peut-être rencontrer des cas où une certaine violence a débouché dans l'efficacité. Nous demanderons alors à regarder de près ce qu'on appelle efficacité; restant convaincu que c'est un échec à court ou à long terme, pour l'Eglise, lorsque la contestation a cru de son devoir de devenir opposition violente. Sans doute faut-il se garder de transposer, telle quelle, dans la communauté chrétienne l'expérience politique: comme sont tentés de le faire certains militants de l'une ou l'autre Cité.

La contestation a sa place dans une Eglise vivante. Elle peut être identifiée comme un charisme. Mais à quelles conditions, de la part de la communauté et de l'autorité qui doivent la digérer, nous venons d'essayer de le dire. Ces réflexions auxquelles nous sommes provoqués par l'actualité, ne sont pas toutes neuves: l'histoire de l'Eglise ne manque point de temps de contestation qui ont porté du fruit, tandis que d'autres ont tourné court. Cette histoire a d'ailleurs enregistré, dès ses origines, la contestation de Paul contre les concessions judaïsantes de Pierre, lequel s'est vu reprocher par son frère de "ne pas marcher droit selon la vérité de l'Evangile"! C'est pourquoi on devrait considérer comme un signe de santé, après quelques siècles de vie d'Eglise plus autoritaire et plus close, ce retour à une vie d'Eglise qui ne craint point de faire sa place à la contestation prophétique.

# Théologie de la contestation

"L'AVENIR EST LA MESURE DU PRÉSENT"

M.-D. CHENU, o.p.

*"Voici que je fais toutes choses nouvelles."*  
Apocalypse 21, 5

*Au cours du mois d'octobre, les aumôniers des C.E.G.E.P. se sont réunis en session pour réfléchir sur les sources et le sens de la contestation actuelle. Le sociologue Jacques Grand'Maison et le théologien M.-D. Chenu, o.p. avaient été invités pour amorcer les ateliers de travail. Voici les principaux moments de l'intervention du Père Chenu.*

N.d.l.r.

Je voudrais essayer de voir avec vous quels sont les points d'impact, dans la contestation actuelle, par lesquels on pourrait retrouver la préparation évangélique.

L'épisode actuel c'est, pour la première fois, la mise en accusation à peu près universelle, de la civilisation industrielle. Que ce soit la critique de l'American way of life, que ce soit à Prague, à Rome, à Madrid ou à Mexico, partout le commun dénominateur de la contestation par les jeunes, et par les ouvriers quand ils s'y mettent, c'est la civilisation industrielle. Elle peut apporter beaucoup de bienfaits pour améliorer l'existence, mais ça ne suffit pas: on la met en question et c'est pourquoi la contestation est dite globale. C'est un mot qui est délicat à manier, mais pour vous qui êtes conscients de la densité des mots, c'est ce qu'on appelle la révolution culturelle.

Le nœud de la question, au plan humain, c'est un nouveau régime de relations humaines. Que ce soit dans l'entreprise, à l'université, ou que ce soit dans l'Eglise, la civilisation industrielle a secrété en quelque sorte et appelé un nouveau type de relations humaines. Mais seulement elles sont loin d'être partout établies. Au plan chrétien, pour employer une expression strictement évangélique, qui est mon prochain dans la civilisation industrielle? Je veux vous lire à ce sujet un très bon document qui a circulé à Paris au moment de la révolution de mai. C'est un texte excellent qui a été fait par le clergé de la paroisse de Belleville, au nord de Paris, dans un milieu tout à fait ouvrier.

"Au contact des familles ouvrières, frères des étudiants, des militants de tous horizons, croyants ou non, qui nous paraissent être la conscience du monde, s'est peu à peu forgée en nous, prêtres, cette conviction profonde que nous ne pouvions être prêtres d'un peuple en dehors d'un partage de ses espoirs et de ses échecs, de sa soif de justice, de son désir de liberté et de ses responsabilités. Aussi, devant la crise présente et quelque soient les issues politiques provisoires, nous déclarons sans ambiguïté que nous nous voulons pleinement solidaires de la contestation d'une morale où l'homme est sacrifié au profit et à l'argent dans un système capitaliste. Ceci vaut pour la classe ouvrière, ceci vaut tout autant dans le monde universitaire. Cette contestation n'est pas une demande de quelques réformes apaisantes, on pourrait trouver ce mot court, mais la remise en cause radicale d'une manière de vivre entre les hommes, une manière de vivre dont l'expression immédiate est le rapport de l'homme à son prochain. Nous déclarons qu'une société ou l'homme etc..."

Ce texte, dont je ne cite qu'un petit extrait, a été signé par 200 prêtres. Je l'ai signé moi-même. Il n'y est pas question du sacerdoce mais des chrétiens en général dont nous faisons partie. Y a-t-il là un "signe des temps" que nous pouvons discerner, une valeur évangélique qui serait en rapport avec la fin des temps? Ce n'est pas en sociologue que je voudrais regarder la situation, mais au plan du progrès de l'histoire. J'ai retenu le mot qu'employait M. Grand'Maison dans son analyse sociologique: *une eschatologie profane*. Cette eschatologie profane, est-ce qu'elle n'a pas, quand nous l'analysons en chrétien une dimension par laquelle elle embrayerait sur l'eschatologie chrétienne? Le Concile a entériné cette conception de la théologie: il faut que nous nous exercions maintenant à discerner les signes des temps et non à enseigner des idéologies.

## L'homme est un être historique

Si je dis "signe des temps", je suis donc dans le temps; je ne pourrais pas discerner les valeurs chrétiennes en dehors du temps, en courant le risque de je ne sais quelle aliénation dans une divinité que je n'ai jamais pu trouver. Alors je suis contraint de m'engager dans l'histoire si je veux appliquer la ligne évangélique. Pour le prouver cela demanderait un chapitre d'anthropologie: en voici les grandes lignes.

La révolution de la civilisation industrielle provoque aujourd'hui dans l'homme une prise de conscience qu'il est un être-dans-l'histoire. Ce n'est pas une chose qui lui est ajoutée, bien que la prise de conscience en soit nouvelle. L'homme existe parce qu'il est matériel, parce que la matière fait partie de son être: ce n'est pas seulement une espèce de sac provisoire dans lequel il vit comme une âme séparée: il est dans le monde. Il ne peut se concevoir que dans le monde, et son rapport avec le monde le crée lui-même. Quand je rencontre le monde des choses, le cosmos, l'univers, les autres, la société encore plus, je me grandis moi-même. Si je ne rencontre pas d'autre, y compris l'Autre avec une majuscule, qui est Dieu, je dépéris. Par conséquent, ma promotion, mon humanisation, se réalisera dans ma rencontre avec l'autre, avec autrui si vous voulez, mais le mot autrui est un mot trop abstrait. L'homme qui rencontre sa femme, le compagnon qui rencontre son compagnon, et dans tous les groupes comme cela, mais l'intensité est différente selon que le groupe est plus ou moins engagé dans la vie. L'homme est un être social.

Si nous entrons dans le jeu nous faisons l'histoire, parce qu'entrer dans le social c'est entrer dans le monde de l'histoire. La grande nouveauté c'est que maintenant ce ne sont plus seulement quelques *individus mais les hommes en général qui font l'histoire, et même au niveau élémentaire*: je l'ai vu souvent chez les ouvriers, ils ont ce qu'on appelle le sens de l'histoire, ils sont pris dans un mouvement, dans un développement. Voilà l'être historique: on a le sentiment qu'on entre dans l'histoire et qu'on est partie prenante sous peine d'atrophie. Un homme qui maintenant prend conscience de cela et qu'on laisse en marge alors que le monde continue, cet homme-là dépérit. Notez ici la densité de cette situation: la civilisation industrielle a secrété le sens de l'histoire et l'a poussé jusqu'à l'exaspération, mais en même temps elle ne lui permet pas de s'exercer.

L'affrontement de la nature a fait que l'homme se découvre en marche, parce que la nature ou bien il l'a en mains ou bien il la subit. Il en est de même à l'égard de la société, s'il ne l'a pas en mains il doit la subir. On voit alors la densité de ce changement dans la conscience humaine. C'est beaucoup plus profond que le simple mythe du progrès qui fait avancer économiquement; désormais, et c'est cela l'élément neuf, l'homme est créateur de son destin. Il est novateur, il est en état permanent d'invention. Je pourrais développer cela longuement, je préfère vous lire un texte admirable de Monsieur Garaudy, professeur à l'Université de Poitiers et de Paris, président du centre de recherches marxistes; c'est un des meilleurs philosophes marxistes. En bon philosophe il se réfère d'abord à l'enseignement classique, aux penseurs grecs.

*"L'humanisme grec a découvert et élaboré un aspect et un moment essentiel de la liberté: celui de la nécessité et de la connaissance de la nécessité. La liberté la plus haute, c'est la nécessité comprise. Dans la conception hellénique du monde et de l'homme, l'idée de création est absente."*

*"Dans la conception judéo-chrétienne, au contraire, la création est première et la liberté de l'homme ne se définit plus comme conscience de la nécessité, mais comme participation à l'acte créateur. Les récits du Nouveau Testament annoncent cette "bonne nouvelle": l'homme peut à chaque instant commencer un nouvel avenir, maîtriser les lois de la nature et de la société. La Résurrection du Christ est le paradigme de cette liberté nouvelle: la mort, la limite par excellence, par quoi se définit notre inexorable finitude, la mort même a été vaincue."<sup>1</sup>*

Quand un communiste dit ceci: "Cette expérience vécue de la possibilité de s'arracher au monde "donné" et d'inaugurer un nouvel avenir est celle d'une double transcendance: la transcendance radicale de Dieu par rapport à l'homme fonde la transcendance de l'homme par rapport à la nature, à la société et à sa propre histoire"<sup>2</sup>, je dis que c'est un bon partenaire. Cela va très loin comme conséquence: nous le disions hier à propos de l'eschatologie, l'avenir est désormais la mesure du présent. Nous avons actuellement ce qu'on appelle la prospective,

---

<sup>1</sup> Roger GARAUDY, "Formation et développement des normes de la vie publique: ce que le non-chrétien attend de l'Eglise", *Concilium*, n° 35, 1968, page 39.

<sup>2</sup> *Idem*.

et si on l'étend au plan général de la vision du monde, l'eschatologie profane, y compris le marxisme.

L'avenir entre dans la computation du présent. Je ne peux faire la comptabilité du présent que si je joue l'avenir dedans. C'est pourquoi les jeunes ont partie prenante, parce que c'est eux qui sont l'avenir déjà présent. On leur dit: définissez ce que vous voulez. Mais ils ne peuvent pas définir ce qui va se passer dans 5 ans, pas plus qu'un chef d'entreprise établissant les lois du marché. Alors là nous avons le mythe du marxisme qui s'exprime selon sa loi, le sous-prolétariat. Le sous-prolétaire, c'est celui qui présumant tout, est porté sur l'avenir; il n'a rien présentement: le passé il ne peut pas s'en contenter, les autres, ils sont nantis, ils sont tranquilles, ils sont assis; mais les prolétaires n'ont rien, ils vivent sur l'avenir. Il y a là un messianisme extraordinaire. Si on y entre, il faut en accepter la logique qui est le refus de l'ordre établi. Par conséquent nous sommes là dans la contestation radicale: le futur conteste le présent. On joue pour le futur contre le présent, ou plutôt on critique le présent en vertu du futur. Voilà l'historique des signes des temps.

## **Le chrétien dans l'histoire**

Cette perspective, n'importe qui peut la faire; croyants et incroyants, nous nous entendions pour signer la déclaration des prêtres de Belleville. Mais le chrétien devant cela, qu'est-ce qu'il a à apporter?

Si la civilisation industrielle a comme propriété non pas seulement le progrès matériel, économique, mais la conscience que l'homme est créateur et fait l'histoire, je ne puis participer à la civilisation industrielle que si je vis dans l'histoire; participer à la civilisation industrielle, la comprendre, c'est entrer dans l'histoire. Alors, comment être chrétien? Qu'est-ce que je présente, moi? Je présente toujours, ou je présentais, un au-delà de l'histoire. L'histoire ne m'intéressait pas; on enseignait la loi éternelle, on enseignait des principes généraux qui ne sont même pas éternels parce qu'ils sont abstraits. L'éternel, c'est aujourd'hui. Qu'est-ce que c'est mon Dieu à moi, chrétien? Mais c'est précisément un Dieu qui est dans l'histoire: je trouve cela extraordinaire. Ce n'est pas un Dieu abstrait que j'aurais obtenu au bout de 4 ou 5 preuves

théoriques établies par je ne sais qui. Où vais-je le trouver mon Dieu à moi? Dans l'histoire; non pas au ciel, mais dans l'histoire.

Je dois prendre position en face de deux comportements plus ou moins conscients. Le comportement du chrétien est conservateur par tempérament; le christianisme lui-même a fait depuis quatre siècles une théologie de l'ordre établi et il vit là-dessus. L'ordre établi, c'est "*le vouloir de Dieu voulant*" accepté comme "*vouloir de Dieu*". Cette proposition contraint radicalement; non pas que je suis contre tous les ordres établis, mais le principe est faux, parce que le christianisme n'est pas une idéologie éternelle. Le chef d'application du christianisme c'est une économie dans l'histoire. Une économie au sens étymologique du mot, c'est-à-dire un développement planifié, mais dont les enchaînements sont mystérieux parce qu'ils viennent de Dieu.

Le christianisme est une histoire, et pas d'abord après l'autre, comme à un second degré; dans le plan de Dieu, rien n'est voulu sans l'histoire. Le principe de l'incarnation a été réaffirmé par le Concile en une formule excellente: "Le Verbe de Dieu par qui tout a été fait, s'est lui-même fait chair et est venu habiter la terre des hommes." Homme parfait, ou selon une autre expression, homme universel, il est entré dans l'histoire du monde, l'assumant désormais et la récapitulant en lui. Or une histoire se développe, elle est faite d'événements. La matière que j'ai à manipuler ce sont des événements, non des théories, non des idéologies; et l'Événement par excellence c'est Dieu qui est dans l'histoire. L'histoire sainte, ce n'est pas un enduit que l'on mettrait par-dessus les événements pour leur donner une valeur surnaturelle: l'histoire est la révélation. La révélation n'est pas une chose surajoutée aux événements, elle est donnée dedans: voilà ma première position.

Il s'en suit que les événements ont deux perspectives, qu'ils peuvent être soumis à deux analyses: *l'explication* et la *signification*. Premièrement il faut les expliquer en analysant les causes terrestres: cela relève de l'historien, du sociologue, etc.; je n'ai pas à y faire intervenir la foi, n'importe qui peut le faire. C'est *l'explication*; mais il y a aussi la *signification*, c'est-à-dire, dans quelle mesure je puis discerner dans ces événements des signes qui seront comme le point d'émergence des valeurs qu'ils contiennent.

Je prends un exemple massif, la révolution française; voilà un événement de grande taille. Qu'elle est la valeur qui émerge? La liberté, contre quatre siècles et plus: ce fut une innovation radicale.

Vous savez que Jean XXIII a entériné les slogans de la révolution française, égalité, fraternité, liberté; auparavant c'était exclu, maintenant il l'a dit expressément avec les nobles de la révolution française. Voilà une valeur, elle pouvait être corrompue, détraquée, mais enfin elle poussait. Il y a donc des endroits où l'événement de grande taille présente une disponibilité à l'évangile, après l'avoir analysé sous le regard de la foi; un incroyant ne peut pas faire cela. Je vois le Christ présent en train d'incorporer les valeurs dans le monde, et je vois l'Esprit en travail qui préside à cette évolution. C'est le numéro 26 de *Gaudium et Spes* qui décrit la montée de conscience du monde. Pour y parvenir il faut entreprendre de pacifiques transformations sociales.

L'Esprit de Dieu qui conduit le cours des temps de l'histoire et rénove la face de la terre est présent à cette évolution; évidemment au milieu du péché, mais il préside à cette évolution. C'est là le texte que j'ai pris pour mon homélie en pleine révolution à Paris. Il nous faut suivre cette évolution; mais on va tellement vite que l'on met un R devant et cela fait la Révolution. Le mot chrétien pour qualifier cela est d'ailleurs passé au Concile, c'est un mot strictement biblique, c'est ce qu'on appelle le *messianisme*. Le mot Christ veut dire Messie; il est arrivé et il continue à travailler; le peuple chrétien est un peuple messianique, c'est lui qui maintenant est le Messie. Il est d'abord venu en personne et il était Dieu. La divinisation de l'humanité s'opère maintenant par le messianisme. Autrement dit, il nous faut réintégrer la dimension historique, ce qui est en même temps réintégrer la construction du monde, dans la croissance du Royaume. C'est cela l'eschatologie, contrairement à la disjonction que l'on voit constamment entre humanisation et croissance du Royaume. Le Royaume avance quand les hommes prennent conscience qu'ils sont divinisés, et c'est cela le messianisme, il embraye sur toute l'économie matérielle. Ce n'est pas seulement des individus pris isolément qui font leur salut; le messianisme est un phénomène de masse.

Nous sommes dans un régime où la loi est la novation permanente, "*ecce nova facio omnia*". C'est un texte admirable, cette novation permanente du christianisme; nous sommes loin de la pitoyable théologie de l'ordre établi qu'on a enseignée. Bien sûr il y a des ordres à tenir, mais dans la novation permanente. Ce texte a été pris comme slogan à la rencontre des Eglises à Uppsala où pour la première fois les catholiques prenaient une part active. Voici comment un Métropolitain

orthodoxe d'orient le commentait au cours d'une session: *"Dieu vient dans le monde comme à sa rencontre, il est devancé et il appelle, il bouscule, il envoie, il fait grandir, il libère. Tout autre dieu est un faux dieu, une idole, un dieu mort."* Un dieu mort: il est grand temps que notre conscience moderne l'enterre ce dieu multiforme qui habite la vieille conscience souillée de l'homme. Un dieu qui commande, organise, fait régresser l'homme et finalement l'aliène, ce dieu-là n'a rien de prophétique. Au contraire la nouveauté créatrice vient dans le monde, avec le monde; elle ne s'invente ni ne se prouve, mais elle se révèle; on l'accueille ou on la refuse, elle vient comme un événement. C'est l'Esprit Saint qui mène l'opération; sans lui, le Christ est dans le passé, l'Evangile est une lettre morte, l'Eglise une simple organisation, l'autorité une domination, la mission une propagande, le culte une évocation, et la vie d'un chrétien une morale d'esclave. Le christianisme se définit comme une novation permanente, une histoire. La tradition: c'est justement la vie qui s'éclaire par elle-même, par son histoire et son mouvement.

Le nouvel humanisme conteste l'humanisme classique parce qu'il se veut historique. Le numéro 55 de *Gaudium et Spes* reconnaît l'homme promoteur de la culture. En voici la dernière phrase: "Nous sommes donc les témoins de la naissance d'un nouvel humanisme: l'homme s'y définit avant tout par la responsabilité qu'il assume envers ses frères et devant l'histoire." L'humanisme, maintenant, est congénitalement historique avec tout ce que j'ai dit, contestation du passé, de l'ordre établi, etc. En tant que chrétien, je mets un nouveau moteur dans cette évolution, une espèce de motivation qui la pousse en avant. Alors l'eschatologie profane devient l'eschatologie chrétienne: c'est le Christ qui récapitule tout, toute valeur bonne dans la construction du monde. L'étape actuelle de la civilisation industrielle est extraordinaire car elle met à la disposition de l'homme une seconde nature, elle lui permet d'être créateur. Mais voilà qu'on l'accuse aussi de nous priver de créativité: c'est la contestation. Elle est devenue une société de consommation.

## **La stratégie apostolique**

Quel est mon travail de chrétien dans le monde? Le premier acte que le chrétien a à faire c'est de prendre conscience qu'il est dans

cette histoire et qu'il la fait avec les autres. Mais au lieu de réduire l'histoire comme le marxisme qui ne croit pas à la vie éternelle, il lui donne une signification, une dimension nouvelle. Etre dans l'histoire, c'est une manière intense d'être dans le Christ. Qu'est-ce que je ferai si je participe à l'histoire, si je suis dans le monde? J'en reconnaitrai les valeurs vécues dans les événements, j'essaierai de les accorder au Christ pour qu'elles entrent dans son Corps mystique; ou dans un autre langage, je verrai l'Esprit en travail qui est déjà présent.

Nous devons renoncer à une autre stratégie qui gouverne l'Eglise depuis 70 ans avec les encycliques sociales. Celles de Léon XIII et de Pie XI avaient de très grandes valeurs à l'époque, mais elles sont débordées maintenant. On a voulu dans l'Eglise présenter au monde une maquette préétablie, la doctrine sociale de l'Eglise, fabriquée par les "catholiques sociaux", chrétiens admirables et engagés. Mais c'est renoncer à l'histoire. Il y a, bien sûr, une doctrine sociale dans l'Eglise, mais dans quel sens? Le mot a été exclu consciemment du Concile, non pas qu'il soit faux, mais il a été trop assimilé à ces "maquettes". On a plutôt opté pour le rappel de l'Evangile avec son dynamisme messianique fermentant dans le monde.

Le Concile nous donne ainsi la stratégie du chrétien aujourd'hui: analyser la condition humaine dans laquelle nous vivons et y chercher les signes des temps. Je tiens, en terminant, à vous relire ce texte de *Gaudium et Spes* qui suit immédiatement l'introduction: "Pour mener à bien cette tâche, l'Eglise a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Evangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique." (n° 4) Le peuple de Dieu s'efforce de discerner dans les événements actuels, les exigences et les requêtes de notre temps. Pour cela il faut qu'il soit dedans, qu'il y participe avec les autres hommes, croyants et incroyants: autrement ils ne pourraient pas lui révéler leur valeur de signes.

## Témoignage

# Risquer sa peau pour la justice

## Hommage à "Che" Guevarra

Maurice Lefebvre, o.m.i.

*C'était le 8 octobre, anniversaire de la mort du "Ché" Guevarra aux mains de l'armée bolivienne et des autres puissances intéressées à la disparition d'un chef et de sa cause. L'Université organisait une fête commémorative; on me demanda de prendre la parole à cette occasion. Je n'étais pas s'en me rendre compte que certains secteurs auraient intérêt à tergiverser mes paroles et ne manqueraient pas de le faire; mais j'étais loin de penser qu'on armerait une machine de la dimension de celle que j'allais bientôt connaître; pour avoir dit tout simplement ceci:*

"Je voudrais d'abord mettre au clair deux points.

1. Les dirigeants de la Fédération Universitaire m'ont invité, il y a à peine une heure, à prendre la parole dans cette fête commémorative de la mort du "Ché". Une intervention de cette nature demandait une meilleure préparation. J'ai quand même accepté, car je n'aurais pas voulu qu'on pût attribuer mon refus à la peur d'exprimer mes idées: Je pense en effet que la peur est le premier ennemi contre lequel on doit lutter dans les temps présents.

2. Je parlerai en mon nom personnel et non pas au nom d'un groupe religieux, d'une Eglise, d'une école. Ceci ne veut pas dire que je pré-tende à une manière de voir originale ou exotique. Au contraire, j'ai souvent pu constater que mes idées coïncident le plus souvent avec la façon de voir de plusieurs amis, chrétiens et marxistes, prêtres ou pasteurs protestants qui aspirent à une vie authentique. Mais puisque faute de temps, je n'ai pu maintenant consulter aucun d'eux, je répète que je parlerai uniquement en mon nom propre.

Le présent hommage est celui d'un individu qui a découpé dans le journal, l'an dernier, et qui garde précieusement depuis lors, la der-

nière lettre du "Ché" à ses parents. Il conserve avec soin cette coupure de journal, parce qu'il y trouve une consigne qui pourrait nous aider puissamment à obtenir un monde plus juste, si nous avons le courage de la mettre en pratique. Voici ce que disait le "Ché" à ses parents: "Beaucoup me diront aventurier et je le suis; seulement je suis un aventurier d'un type spécial: je suis de ceux qui savent risquer leur peau pour démontrer leurs vérités."

Nos vérités ne coïncident sûrement pas avec la situation économique actuelle, avec la présente distribution des biens de capital et des biens de consommation. Nos vérités ne coïncident pas avec l'échelle sociale discriminatoire qui fait loi dans notre société. Nos vérités ne coïncident pas avec le traitement politique qui se donne aux richesses naturelles, matérielles et humaines, ni avec la dépendance nationale fomentée dans les sphères officielles.

Au fond, nos vérités ne coïncident avec rien de la réalité dans laquelle nous vivons; mais nous ajustons nos vies au mensonge qui nous entoure et parce que notre vie est menteuse, nos vérités ne progressent pas.

Cette fête commémorative de la mort du "Ché" offre à chacun de nous l'occasion de s'examiner et de dire s'il est prêt à risquer sa peau pour ses vérités."

*Jugez par vous-même s'il y avait dans ces quelques mots un motif suffisant pour voir mon nom dans tous les journaux, pendant plus d'une semaine; pour me créer en un jour des centaines d'admirateurs et des centaines d'ennemis... Pour moi, je voudrais seulement être sûr que c'est la soif de justice qui m'a fait parler.*

*Entre nous et puisque nous nous connaissons bien, je suppose que je n'offenserai et que je ne surprendrai personne si je m'inspire de nouveau de mon thème du 8 octobre pour vous exprimer mes vœux de Noël.*

*Le mystère de Noël, c'est bien cela: Le Bon Dieu qui prend notre peau... et à quel risque! Puissiez-vous, puissions-nous, au cours de 1969, trouver dans ce mystère tout ce qu'il nous faudra de courage et d'amour pour risquer la peau et le reste, quand la justice et une vie authentique nous demanderont de tout risquer.*

Mauricio Lefebvre, O.M.I.

Casilla 687, La Paz, Bolivia.

8844 est, Notre-Dame,  
Montréal 430.

## Chronique

# Deux visions du syndicalisme

Claude Ryan  
directeur au "Devoir".

Nos lecteurs ont pu lire, dans *Le Devoir* du 31 décembre et du 3 janvier, deux textes sur la situation présente du syndicalisme au Québec. Le premier texte était signé par Richard Daigneault, de la CSN. Le second était de Noël Pérusse, de la FTQ.

Les deux auteurs ne s'étaient aucunement concertés avant d'écrire leur texte. Chacun occupe un poste influent au sein de son organisme. D'où l'intérêt des différences d'optique qu'on discerne vite à la lecture des deux articles.

Quittant la CSN il y a treize mois, l'ancien secrétaire général du mouvement, Robert Sauvé, formulait l'observation suivante: "*Le fait d'avoir tout le monde sur le dos n'est-il pas devenu à la CSN la norme à rechercher?*"

Un an plus tard, M. Daigneault constate à son tour que la CSN est en proie à un mouvement de désaffection prononcé chez ce qu'il appelle les élites intellectuelles, universitaires et cléricales. M. Sauvé s'inquiétait du phénomène. M. Daigneault, sans tout à fait s'en réjouir, l'accepte cependant comme l'aboutissement inévitable d'une évolution. "*Le bébé, protégé si longtemps par tant d'amis de partout, écrit-il, est devenu grand, fort et tout à fait capable de s'occuper de ses affaires. Il fait des niques à ses anciens amis, il fonce et tout indique qu'il veut bien se charger lui-même de son avenir.*"

A peu près tout, dans ce texte, est de la même encre. M. Daigneault n'écrit pas l'histoire. Il ne relate pas, pour les commenter ensuite, les grands événements de l'année écoulée. Il ne compile pas. Il n'analyse pas. Il fait plutôt de la perspective historique. Il explique, ou plus

exactement, il interprète. Il fait en somme de l'apologétique syndicale comme on faisait autrefois de l'apologétique catholique.

M. Daigneault rappelle à bon droit les grandes conquêtes de la CSN dans le secteur public. On se serait attendu, dans le sillage de ce rappel, à ce que l'auteur évoque les conflits qui ont surgi tant du point de vue de la CSN que du point de vue de l'opinion publique et de l'Etat, et précise ensuite la position présente de son mouvement sur certaines difficultés qui apparaissent comme d'immenses problèmes non résolus. Mais on cherche en vain des explications de cette nature dans l'article de M. Daigneault. M. Daigneault est l'un de ceux qui incarnent, à la CSN, le nouveau courant de "militantisme global": ce courant a besoin de victoires, d'adversaires, de visions eschatologiques plutôt que d'interrogations et d'explications.

La CSN s'était signalée, jusqu'à il y a environ trois ou quatre ans, par l'excellence de sa contribution au développement de la pensée politique, sociale et économique dans notre milieu. Les discours de ses principaux dirigeants, ses mémoires officiels sur les grands problèmes d'éducation, de vie économique et de sécurité sociale, étaient attendus avec intérêt et accueillis avec respect dans les milieux les plus divers. La CSN avait aussi un excellent service d'éducation, qui contribuait à l'initiation et à la formation des responsables, non à leur simple endoctrinement. Elle contestait plus souvent qu'autrement, mais elle acceptait sans réserve son rôle de participant responsable dans le dialogue démocratique ouvert que permet notre type de société.

Si la CSN n'a plus dans l'opinion l'autorité qu'elle eut il y a quelques années, cela ne saurait être attribué au seul abandon des élites. Cela ne saurait être effacé, non plus, par la récitation d'une litanie de noms qui n'impressionne pas plus, quoi qu'en pense M. Daigneault, que celle qu'on aurait pu produire il y a dix ans. Il eût fallu examiner certains problèmes de front. Il eût fallu expliquer, par exemple, pourquoi M. Pèpin a appuyé sans nuances le mouvement de révolte dans les CEGEP. Il aurait fallu dire pourquoi on a laissé, sans les bannir ou les punir des vandales revêtus du manteau de la vertu syndicale détruire publiquement des bulletins de vote dans une assemblée importante. Il aurait fallu expliquer où l'on veut aller dans le secteur public, comment l'on entend concilier à long terme et à court terme l'intérêt des travailleurs de tel ou tel secteur particulier avec celui de l'ensemble des citoyens. Il eût fallu dire où en est aujourd'hui le travail d'éducation en profondeur. Parce

que cela n'a été ni fait, ni tenté, l'article de M. Daigneault ne dissipe point, il accentue même l'impression de confusion qu'on avait avant de le lire.

Moins hanté peut-être par la nostalgie de certaines amitiés perdues, Noël Pérusse soulève, dès le début de son texte, deux questions centrales que doivent se poser aujourd'hui les dirigeants syndicaux. Le mouvement syndical, constate-t-il crûment, connaît "*une impopularité grandissante en milieu populaire*". Il est même en butte "*à la contestation fréquente du syndicalisme par ses propres membres*".

M. Pérusse aurait pu tenter d'expliquer ce phénomène par l'évocation facile de l'hostilité plus ou moins intéressée de tout ce qui n'est pas syndiqué: et il aurait sans doute, en cours de route, pu recueillir des éléments très valables d'explication. Il a préféré — et c'est à son honneur — choisir la voie plus exigeante de l'autocritique, c'est-à-dire d'un regard libre sur le mouvement syndical lui-même: et cela le conduit à formuler deux types d'observations qu'on peut certes contester, mais qui ouvrent la porte à une réflexion salutaire.

Le syndicalisme peut-il, demande d'abord M. Pérusse, profiter librement des avantages de l'intégration même incomplète dans l'appareil légal de la société nord-américaine, et se réclamer en même temps de la contestation la plus globale et la plus radicale? Peut-il en même temps exiger un statut à bien des égards spécial dans la société et faire profession de vouloir démolir cette société de fond en comble?

On comprend que des étudiants dont les associations ne peuvent subsister qu'à l'aide de taxes imposées avec la complicité du système qu'ils dénoncent, soient inattentifs à certaines contradictions inscrites au cœur de leur action soi-disant révolutionnaire. On comprend moins bien que de telles attitudes se prolongent jusque dans la vie adulte. M. Pérusse recommande, si l'on accepte le régime nord-américain du syndicalisme de négociation, qu'on accepte de bonne foi les règles inhérentes à ce régime et qu'on évite de prétendre le détruire en l'utilisant à fond. C'est la voie du bon sens et du réalisme le plus élémentaire. "*Actuellement, note M. Pérusse, on nage en pleine confusion des genres. On donne le style épique au roman-fleuve de la négociation au jour le jour, de la contestation à la petite semaine. On fait des drames sociaux de certains conflits d'intérêts en tous points semblables, essentiellement, aux*

*centaines d'autres qui se règlent sans histoire chaque année. A force de vouloir politiser des écarts de salaire de quelques cents l'heure, on réussit à écœurer tout le monde, si bien qu'il ne reste plus d'appuis disponibles pour de véritables luttes de principes ou de reconnaissance syndicale". Il suffit d'avoir suivi de près le déroulement de certains conflits survenus ces dernières années pour savoir que ceci n'est pas que littérature.*

Accepter les lois du syndicalisme de négociation, serait-ce se résigner à ne plus faire de contestation, à se fermer les yeux sur les injustices de l'ordre social actuel? Aucunement. Mais il existe, pour ce genre d'activité, une voie d'action que M. Pérusse considère comme prioritaire: c'est l'engagement politique du mouvement syndical. Le syndicalisme est tenté, plus fortement peut-être à ce moment-ci qu'à d'autres époques, de se situer en marge du processus politique, de s'ériger en force de contestation indépendante des partis et plus ou moins hostile à l'endroit de ceux-ci.

Or, dans une société ramifiée comme la nôtre, dans une société de plus en plus fortement conditionnée par le pouvoir politique, il se peut que le refus de l'engagement politique soit un aveu d'impuissance ou l'expression d'un désespoir stérile. Certains militants syndicaux seraient tentés de passer tout d'un coup de l'ancienne abstention politique au plus pur maoïsme. S'ils ne veulent pas que leurs cris soient un jour étouffés par leurs propres confrères, ils devraient accepter la nécessité de passer d'abord par certaines étapes intermédiaires que la CSN, en particulier, a toujours refusées et que la FTQ est aujourd'hui tentée de récuser.

Je ne demande pas qu'on adhère les yeux fermés aux perspectives ouvertes par M. Pérusse. Je note simplement que celui-ci a fait acte d'homme libre en parlant comme un homme qui n'est pas payé pour encenser son président et qui n'a pas peur des foudres de ses employeurs.

Faire acte d'homme libre en discutant de son propre mouvement, c'est le plus grand apport qu'un militant syndical puisse faire à une remontée du syndicalisme dans l'opinion publique. Faire acte de propagandiste et d'apologiste, c'était déjà, naguère, le plus mauvais service qu'on pouvait rendre à son Eglise; c'est aujourd'hui la moins bonne manière de contribuer à une meilleur compréhension du fait syndical non seulement dans les milieux extérieurs au syndicalisme mais aussi parmi les militants mêmes du mouvement.

*Devant la contestation*

## les jeunes travailleurs s'interrogent

Yves NANTEL, *président national de la JOC*

Marcherons-nous à l'inverse, étudiants et travailleurs? En plus de s'entendre sur l'objectif de contester globalement la société, quand y aura-t-il vraiment des points concrets de convergence?

*Les jeunes travailleurs en situation*

Les jeunes travailleurs ne sont nulle part reconnus, estimés, considérés, ils se sentent tout simplement à part, ou plutôt assimilés dans un rouage qu'ils ne connaissent pas, mais qui les entraîne brutalement.

Une fois sur le marché du travail, les jeunes travailleurs s'attribuent une autonomie que les parents sont habituellement assez contents de leur concéder, justifiant ainsi leur démission devant une éducation à poursuivre.

Aux prises avec des responsabilités quotidiennes ils se retrouvent dans un bureau, une usine, une "shop" comme ils disent. Le travail, au lieu de les libérer, les asservit à la machine, au patron, à l'argent. On leur demande de ne pas penser, mais d'exécuter les ordres.

Plusieurs ont passé par le chômage, par une absence d'orientation professionnelle, par des cours techniques plus ou moins adaptés, etc... Par contre, plusieurs essaient de se recycler, de se perfectionner, de participer dans un quelconque organisme, mais ils ont habituellement beaucoup de difficultés à se trouver une place.

*La contestation étudiante: réaction des jeunes travailleurs*

C'est dans ce climat que pour eux, viennent résonner les mots "contestation", "manifestation", "occupation", etc... Et à ce moment, on pense étudiants, on pense de grandes phrases incompréhensibles,

on pense des définitions intellectuelles et les jeunes travailleurs se demandent qu'est-ce qu'ils veulent.

Les jeunes travailleurs regardent la contestation étudiante du coin de l'œil et réagissent plus ou moins consciemment en disant: "*pourquoi veulent-ils tout faire sauter, eux qui sont les privilégiés?*" "*Si les étudiants obtiennent des avantages, c'est encore nous qui allons payer toute notre vie, ça toujours été comme cela*". Plusieurs associent "contestation" à "violence": "*Ce n'est pas en cassant des vitres, ou en brandissant des pancartes qu'on fera avancer les choses, il faut des solutions concrètes*". La majorité disent: "*Ils n'ont rien à perdre eux, c'est facile de tout vouloir "sacrer à terre", dans ce temps-là*".

Ils ne peuvent donc pas faire le lien entre la contestation étudiante et la contestation "refoulée" en eux-mêmes devant les injustices qu'ils subissent chaque jour, au travail principalement et aussi dans tous leurs temps-libres, par l'exploitation éhontée des loisirs commercialisés, etc... etc... Dans tout ce fouillis d'opinions, de mouvements contestataires, je crois que les jeunes travailleurs sont ceux qui peuvent le moins se retrouver, parce que d'abord, ils saisissent mal les objectifs poursuivis, qu'ils manquent d'information adaptée à eux et surtout qu'ils ne peuvent pas se retrouver ou très peu dans les revendications. D'ailleurs, ils ressentent durement que leur opinion ne compte pas; quoi qu'ils pensent on s'en fout: "*on n'est pas instruit, nous ne sommes que des travailleurs*". Ils sont donc enclins à la méfiance et avec raison: on l'exploite partout. Il existe évidemment une nette coupure entre le monde des jeunes travailleurs et celui des étudiants et il est actuellement chimérique de penser à une solidarité entre les deux. Car l'un des groupes est considéré comme l'exploiteur de demain et, de l'exploitation, les jeunes travailleurs subissent les tragiques conséquences chaque jour.

Même s'ils ne sont pas prêts à "embarquer" dans la contestation étudiante, les jeunes travailleurs l'ont dans leur "tripes" cette contestation, elle y est latente. Ils ressentent le malaise, mais on ne leur fait pas de place, on ne leur donne aucune tribune d'expression qui corresponde à leur façon de s'exprimer.

Mais, de par leur expérience, leurs responsabilités, leur maturité devant les événements, ils veulent "participer" dans le sens profond du mot. Les jeunes travailleurs veulent bâtir à partir de ce qu'ils vivent, leurs préoccupations, leurs problèmes, avec ceux qui les entourent; ils ne

croient pas en leurs propres forces seulement... Mais, jusqu'à date, on a ri d'eux, on les a traités en pauvres, et on continue d'ailleurs.

### *Un espoir à continuer la lutte*

Par contre, pour les jeunes travailleurs qui sont quelque peu éveillés aux problèmes, la contestation étudiante sert d'approfondissement de leurs propres opinions face aux problèmes du monde ouvrier, dans une perspective plus globale et à plus long terme. La contestation en soi, si l'on regarde la société actuelle dans son ensemble, est acceptable et dans un cheminement intellectuel et rationnel très justifiable. Mais actuellement, l'impact n'en a vraiment pas été calculé pour opérer les changements escomptés ou si les étudiants s'en disent satisfaits, c'est vraiment dans une perspective égoïste qu'ils ont fait la contestation. Car quoi qu'on dise, on ne réussira jamais à travailler "pour" les ouvriers, si l'on ne travaille pas "avec" eux, pas plus qu'on transformera une société sans que la majorité en soit consciente et y acquiesce, ou qu'au moins les revendications sous-jacentes à une contestation, servent cette même société autant dans l'immédiat qu'à long terme.

Etant d'accord sur le principe de contester une société qu'on ne croit pas juste envers ses membres, nous différons par contre, étudiants et jeunes travailleurs dans la façon d'y arriver. Notre conception de l'homme semble quelque peu être différente. Nous croyons que tout homme quelqu'il soit, peut participer à son niveau à bâtir la société, et la contester lorsque nécessaire fait partie de cette construction.

Mais le fait d'énoncer que tout homme peut participer, a des implications qui commandent quelquefois un cheminement plus long de sensibilisation et d'information et qui, par le fait même, respecte plus l'homme dans son entité. Les plus favorisés doivent alors se mettre au service de ceux qui en ont besoin, pour travailler avec eux. A ce moment, les solutions pour changer les structures d'une société globalement pourraient être ébauchées et assumées par tous et dans l'intérêt de tous.

### *Des provocations, des contradictions*

Partant de ces réflexions, les leaders jeunes ouvriers s'interrogent et voient certains espoirs ou du moins un élan à continuer à se battre

contre le monstre du régime capitaliste qui régit notre société. Doivent-ils s'engager dans la contestation étudiante dans laquelle ils ne se retrouvent pas? Sûrement pas. Doivent-ils engager eux-mêmes leur contestation à leur façon? Il faudra sûrement une sensibilisation plus grande de la masse des jeunes travailleurs mais les moyens sont restreints. Avec les mouvements ouvriers adultes, c'est davantage un conflit de génération qui restreint la collaboration dans plusieurs cas.

Mais il faut quand même voir dans cet événement, je crois, une provocation dans le monde des jeunes travailleurs, au niveau des leaders et de tous groupes ou animateurs travaillant dans le monde jeunes ouvrier; une provocation à créer une vraie solidarité, à faire sentir une force véritable dans leur sein et qui soit animée par eux.

Mais, au moment où justement le mot d'ordre est à la participation, au regroupement, à la démocratie et à la collaboration égale dans ce *monde très peu organisé des jeunes travailleurs, une association étudiante* assez importante (A.G.E.U.M.) parle de se "saborder", les leaders étudiants nient la possibilité d'un leadership représentatif. Au lieu de s'organiser davantage comme veulent y arriver les travailleurs, les étudiants nous présentent le portrait d'un corps démembré et qui se désorganise plus ou moins délibérément, (J.E.C. — A.G.E.U.M. — U.G.E.Q.). Ils parlent de société dans son sens absolu, où personne n'a la compétence de représenter personne, et disent que les critiques doivent venir de cette même société qui en fin de compte est tout le monde en général et personne en particulier.

*Marcherons-nous à l'inverse, étudiants et travailleurs? En plus de s'entendre sur l'objectif de contester globalement la société, quand y aura-t-il vraiment des points concrets de convergence?*

## *La pauvreté: les Eglises passent à l'action*

Un comité interconfessionnel des Eglises a fait parvenir au Ministre de la Santé et de l'Assistance la déclaration suivante qui devrait être orchestrée par toutes les voix responsables.

Nous, soussignés, responsables de l'action sociale de nos Eglises à Montréal, sommes préoccupés de ce que le Gouvernement n'assume pas toutes ses responsabilités à l'égard de la pauvreté dans le Québec.

Ceci nous paraît évident, le Gouvernement n'ayant pas encore déposé la "LOI CADRE" de l'Assistance sociale promise depuis août 1967.

ATTENDU QUE — nous, membres de ces Eglises, sommes unanimes à reconnaître la nécessité vitale de cette assistance sociale pour une forte proportion des citoyens du Québec et pour faire face à l'aspect global du bien-être public;

ATTENDU QUE — les pauvres eux-mêmes accepteront de moins en moins leur situation actuelle, qu'ils se préparent progressivement à passer eux-mêmes à l'action et que nous soutenons leurs légitimes requêtes;

C'EST POURQUOI, obéissant à la voix de notre conscience, nous nous unissons pour demander que notre Gouvernement agisse immédiatement pour faire passer la "LOI CADRE" et rende ainsi notre société plus juste.

Le D<sup>r</sup> Claude de Mestral de l'Eglise Unie et l'abbé Robert Riendeau joignent à la déclaration le calendrier des faits qui la motivent.

1960: Un comité ministériel est formé pour étudier l'assistance publique.

1963: Présentation du rapport Boucher.

1966: Le Ministre de la Famille annonce une nouvelle loi pour le printemps 1967.

1967: Aucune loi n'est présentée. Formation d'un mouvement populaire pour la Justice sociale.

1968: Janvier: un comité "Ad hoc" de l'assistance publique est formé. Décembre: le Ministre ne peut recevoir le comité "Ad hoc" pour discuter; aucune loi n'est encore présentée.

## Recensions

### LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

**Portes ouvertes: vie ouvrière et évangile**, par Albert Hari. Collection Eglise et Jeunesse, 272 p.

Combien de fois n'entendons-nous pas des prêtres dire: "La Bible, l'Évangile, ça ne dit plus rien!" Cette réflexion désabusée au sujet de la Parole toujours actuelle et toujours vivante ne dénoterait-elle pas un manque d'attention profonde à la vie: sans elle, la Parole de Dieu risque de ne pas être entendue par celui auquel elle s'adresse. Le chrétien sera d'autant plus attentif à la Parole de Dieu qu'il sera attentif à la vie des personnes, aux questions qu'elles posent et à la réponse que, comme un Père, par son Fils, Dieu veut leur donner.

Le livre du Père Hari, bâti avec les multiples faits de vie recueillis par les enquêtes de la J.O.C. est une "relecture" de la Bible à travers l'actualité de la vie des jeunes travailleurs. On sait, en exégèse, que la Bible s'est écrite au cours des siècles et s'est développée comme une "relecture" continue des grands événements de l'histoire du salut, création, exode, à l'occasion des événements et des situations que vivait le Peuple de Dieu. Son histoire n'est pas terminée, même si la rédaction de la Bible est close; elle se vit tous les jours sous nos yeux, et particulièrement par ces jeunes travailleurs en qui il n'est pas difficile de retrouver les "pauvres de Yahvé". Pour cela il nous faut ouvrir les portes, à la fois sur la vie ouvrière et sur l'Écriture.

Chacun des chapitres ouvre alternativement ces deux portes pour que la lumière venant de chacune éclaire l'autre. Les nombreuses réflexions recueillies sur les lèvres des jeunes du milieu ouvrier nous révèlent une vie qui cherche Dieu ou qui déjà est habitée par lui. La seconde partie des chapitres renvoie comme en écho la Parole où le livre saint a consigné pour nous l'expérience et la vie des hommes de la Bible. Loin d'être une rencontre arbitraire, le rapprochement de ces expériences de vie projette l'une sur l'autre une lumière qui nous donne un regard neuf sur les deux. La conséquence: la découverte de quelqu'un, le Christ vivant. Non pas qu'il était absent au début; mais était-il toujours vu comme présent?

Relire le livre de la Parole devant celui de la Vie: non pas pour y chercher quelque concordance idéologique ou morale, mais pour y découvrir un même Seigneur à l'action. Humble mais vivant apport de la J.O.C. à l'exégèse biblique!

**La joie du prêtre**, par l'abbé Jean Latreille, 102 p.

Voici un livre plein de santé: non pas une apologie, mais le rayonne-

ment d'un être qui est sensible jusque dans ses écrits. Avec une extrême simplicité, l'auteur nous découvre la source de sa joie, de sa joie de prêtre.

## ÉDITIONS LETHIELLEUX

**Si c'était à refaire.** Un prêtre s'interroge, 1896-1967, par André Sevin; collection "Apôtres d'hier et d'aujourd'hui", 300 p.

Ayant affirmé son attachement à la classe ouvrière, dont il est issu, l'auteur soumet à un examen sévère son sacerdoce. Il s'interroge sur les origines de sa vocation, son rôle d'officier pendant la guerre, la valeur de son enseignement philosophique et la sincérité de sa foi, sur ses rapports avec ses élèves, ses confrères, des laïcs de toutes conditions, ses supérieurs ecclésiastiques, et notamment le cardinal Grete. "Si c'était à refaire?" La personnalité de M<sup>sr</sup> Sevin donne à ce témoignage une valeur exceptionnelle et fait comprendre ce que toute une génération de prêtres a apporté à l'Eglise, avant, pendant et après la guerre de 1914.

**La perfection du chrétien,** par I. Hausherr, s.j.; collection "Vie spirituelle et vie intérieure", 252 p.

Maître hautement apprécié à l'Institut REGINA MUNDI de Rome, le Père Hausherr livre au grand public la substance de ses leçons. L'analyse qu'il propose du sens de la foi, à partir de ses sources scripturaires et patristiques, intéresse tout chrétien soucieux de réfléchir sur sa vocation baptismale et sur les conditions de sa vie d'enfant de Dieu.

**Croire en Dieu aujourd'hui?** en collaboration collection "Réponses chrétiennes", 250 p.

Ce recueil reprend les principaux exposés de la session théologique organisée en 1967 dans le diocèse de Namur et consacrée au thème: Dieu et l'homme d'aujourd'hui. Comment présenter le Dieu révélé? Quelles sont les vérités essentielles que la catéchèse doit expliciter? Le dernier exposé, celui de J. Havet répond à ces requêtes et constitue une excellente conclusion à tout l'ouvrage.

**Initiation au mystère de la vie,** par un groupe de Parents, sous la direction de J.-M. Gille, 102 p.

**Le rêve,** en collaboration. Cahiers Laënnec, 28<sup>e</sup> année, n° 2, Juin 1968.

**L'automobile et l'homme,** par le Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques; collection "Convergences", édition Spes, distribué par Editions Ouvrières, 264 p.

L'étude de l'homme-au-volant est abordée sous l'angle des différentes disciplines. L'automobile est révélatrice du niveau de conscience d'un hom-

me; bien utilisée, elle peut nous aider à devenir adultes et responsables, en étendant notre champ de conscience. "Si spontanément l'automobile est perçue comme un facteur de confort, comme un mieux-être, entre les mains de l'homme elle peut devenir un appel à un plus-être, dans toute la mesure où l'homme se définit comme une conscience."

## ÉDITIONS PAULINES

### Collection "Notre temps"

1. **L'amour humain**, par Gérard Blais, ptre, 137 p.
2. **Christologie pour notre temps**, par Jacques Doyon, ptre, 384 p.
3. **L'homme de demain**, par François Bouchard, c.ss.r., 325 p.

Ces trois volumes ouvrent une nouvelle collection des Editions Paulines qui offrira des ouvrages de théologie pour notre temps. Ce sont des œuvres d'auteurs canadiens et nous espérons qu'elle favorisera l'expression de nos théologiens.

### Collection "Le point"

4. **Dialogue sur la foi, série 2**, par un groupe de spécialistes, 258 p.

Dans le genre questions et réponses, ou cartes sur tables, **Dialogue sur la foi** est fait de textes tirés des grands théologiens actuels, présentés sous formes de dialogue. C'est une façon de mettre la théologie à la portée de tous; mais ce genre n'est pas sans comporter ses inconvénients dont le moindre n'est pas la simplification de questions complexes.

## ÉDITIONS DESCLÉE DE BROUWER

**Au commencement était le mythe ...** Genèse et jeunesse du mythe, par Monique A. Piette, 270 p.

On parle beaucoup de mythe aujourd'hui, souvent pour le dénigrer et s'en défendre, trop rarement pour en rechercher réellement le sens et la valeur. Voici une femme qui s'est livrée à l'étude des récits qui ont envoûté notre enfance. Une étude comparative les retrouve chez les différents peuples. Non seulement le folklore, mais les religions universelles ont employé le mythe comme mode d'expression.

Un certain positivisme voudrait actuellement tout démythiser. Loin d'enrichir l'homme, cette entreprise risque au contraire de l'amputer d'une démarche de connaissance qui lui est naturelle. Le mythe, en effet, s'est affirmé dès l'origine comme une recherche, un mode d'approche du mystère de l'homme et du mystère de Dieu. Le mythe, comme le rappelle on

philosophe contemporain, n'est pas une fable, mais une exploration sur un mode symbolique de notre rapport aux êtres et à l'Être.

Les huit études réunies dans ce livre montrent que vouloir démythiser les textes sacrés serait les amputer d'une dimension qui est indispensable à la compréhension de leur totale signification.

**Jésus aux origines de la tradition**, par Lucien Cerfaux. Collection "Pour une histoire de Jésus", tome 3, 300 p.

**Qui est Jésus-Christ?** Semaine des Intellectuels Catholiques 1968, 254 p.

Deux ouvrages sur Jésus qui veulent répondre aux exigences de l'homme contemporain. La Semaine des Intellectuels Catholiques portait l'an dernier sur l'affirmation centrale de leur foi. Le Christianisme, en effet, n'est pas un théisme: il est la révélation de l'être même de Dieu que nous tenons de Jésus-Christ. Notre foi va à sa personne vivante.

Pour conduire cette recherche sur celui qui est l'objet le plus précieux de leur foi, les Intellectuels français n'ont pas cru bon d'exclure les "étrangers", ceux qui appartiennent à une autre famille d'esprit. Cette ouverture aux autres donne aux conférences et aux échanges de cette Semaine un accent de vérité et de respect.

C'est dans cette perspective que se situe l'ouvrage de l'exégète bien connu, M<sup>gr</sup> Cerfaux. Retrouver Jésus aux origines de la tradition évangélique qui nous rapporte ses gestes et ses paroles, c'est respecter à la fois Jésus lui-même et les témoins qui nous les ont transmis.

**La France étrangère**, par Banine; préface de Gabriel Marcel, 298 p.

Tout au long de son histoire, la France n'a cessé d'attirer les étrangers, suscitant des mirages souvent déçus. Terre d'asile ou terre d'exil? C'est la question posée ici: tant qu'elle reste désorganisée ou cahotique, la migration est un mal; organisée et clairement assumée par tous, elle serait profitable à l'ensemble. Ne serait-ce pas aussi tout particulièrement notre problème canadien? Un livre comme celui-ci est de nature à nous faire réfléchir sur l'avenir du Canada dans les conjonctures actuelles.

#### **Les écrivains devant Dieu**

**Proust**, par Jean Mouton.

**M<sup>me</sup> de Sévigné**, par Roger Duchêne.

**Romain Rolland**, par Pierre Sipriot.

**Michelet**, par Jean Gaulmier.

La collection "Les écrivains devant Dieu" ne cesse de s'enrichir. Se gardant de toute mise en jugement, les auteurs de ces monographies tentent simplement de définir avec le maximum de vérité l'attitude religieuse des écrivains qu'ils étudient à travers leur œuvre et leur vie. Excellente collection où nous revivons le combat toujours actuel de Jacob avec l'Ange.

---

# Germain & Frère Ltée

Entrepreneurs de mécanique

DEPUIS 1904

couvertures

237, rue St-Antoine

TROIS-RIVIERES, Qué.

Tél.: 378-2741

---



Maurice Côté, président

Tél.: 866-2683

*offset plates inc.*

980 OUEST, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL

Nous avons à la disposition des imprimeurs  
un service complet de fabrication de plaques

---

# J. R. SEGUIN & FILS LTEE

Plomberie — Chauffage — Ventilation

114 Marier Ave., Eastview, Ont.

Tél.: 745-1508

---

## DESOURDY CONSTRUCTION LTEE

LAFLECHE, Qué

Tél.: 676-7721

---

**Encouragez nos annonceurs**

---

---

## **E. HARNOIS & FILS LTEE**

MANUFACTURIER DE BISCUITS

285 ST-CHARLES-BORROMEE, NORD  
JOLIETTE, QUE.

Demandez  
chez votre épicier  
les bons biscuits

"HARNOIS"

d'une saveur  
toujours insurpassable

---

1090, AVENUE LOUIS RIEL

SAINTE-FOY, QUE.

## **Rousseau Métal Inc.**

Etagères en métal — Cases postales — Pupitres — Cases à livres  
Chaises pliantes — Bibliothèques en métal ou tubulaires

Tél. 300 et 301

St-Jean Port-Joli

C P. 188

---

Téléphone: 375-7751

## **MORIN & FRERES Inc.**

ARTICLES DE SPORT — ACCESSOIRES ELECTRIQUES  
Ferrermerie et Quincaillerie  
AGENTS DES PEINTURES "PRATT & LAMBERT"

65, boul. Sainte-Madeleine,

Cap-de-la-Madeleine, Qué.

---

Tél.: 523-7193

A. Mathieu

## **MATHIEU & SYLVAIN ENR.**

ENTREPRENEURS

Téléphone: 522-2240

44, rue Sainte-Ursule QUÉBEC 5, Qué.

---

TOUT EN PHOTO ET CINE

Attention spéciale aux commandes postales.

## **L. R. VIALA INC.**

VENTES — LOCATIONS — REPARATIONS

1280 EST, DE MAISONNEUVE,

— MONTREAL 133

— Tél.: 526-2535

---

---

Tél.: 374-2426

## La Compagnie de Construction Dollard Ltée

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

27, rue Bureau

Cap-de-la-Madeleine, Qué.

---

## F.-X. DROLET INC.

Atelier de mécanique et fonderie

*Spécialité: ascenseurs*

QUÉBEC, 245, rue Du Pont

Tél.: 522-5262

MONTRÉAL, 2111, boul. Henri-Bourassa est

Tél.: 389-2258

---

## Les Equipements de Bureau Richelieu Ltée

J.L. Charette, prés.

268, Champlain

79, Place du Marché

Montréal, Tél.: 866-4117

St-Jean, Tél.: 346-5159

Valleyfield, tél.: 373-3121

---

## La construction Damase Morin Ltée

ENTREPRENEUR GÉNÉRAL

*Spécialité: briques et pierre*

10210, ave Bruchési, Montréal 360

Tél.: 389-2244 — 622-1380

---

Tél.: (514) 347-5321 — Montréal: 658-5262

*Mondor Hosiery Ltd*

785, RUE MERCIER  
IBERVILLE

*Manufacturiers*

*Bas-Collants*

*Maillots culture physique*

*Sous-vêtements extensibles*

---

## MURDOCK LUMBER CO.

CHICOUTIMI, Qué.

---

*J. B. Lanouette Inc.*

ASSURANCES GÉNÉRALES

Service — Sécurité — Satisfaction

Représentant: Pierre Lanouette

30, St-Philippe

Cap-de-la-Madeleine

Tél.: 376-7921

---

---

## OVERNITE EXPRESS LIMITED

Ottawa — Hull: 777-4301  
Montréal — Toronto — Hamilton — Hawkesbury — Buckingham  
— St-Jérôme — Maniwaki — Shawville — Pembroke  
"LARGE OR SMALL WE HAUL IT ALL"

---

## P.L. TURCOTTE

Confection et Réparations  
MARCHAND DE FOURRURES

464, De la Chapelle, QUÉBEC

Tél.: 524-1030

---

## JEAN VANASSE

PHARMACIEN

Pharmacie Vanasse

DRUMMONDVILLE

---



**STEINBERG**

*Au service de la famille canadienne depuis 1917*



**DON  
D'UN  
AMI**



Beauce  
Québec  
Montréal  
Halifax

**Vachon inc.**

GÂTEAUX    CAKES

---

## Laboratoire DU-VAR Inc.

Manufacturier de cosmétiques et de parfumerie

NOUVELLE ADRESSE

1004 PORT-ROYAL EST

MONTRÉAL 358

Tél.: 388-8602

---



*La Brasserie* **MOLSON** *du Québec Ltée*

---



LE SALON DE BEAUTE POUR L'AUTO

**G. LEBEAU Ltée**

5940, rue Papineau  
Montréal, Tél.: 273-8861

400 St-Vallier, Est  
Québec, Tél.: 522-6816

1690, boul. Labelle  
Chomedey, Tél.: 688-2751

6270, Upper Lachine  
Montréal, Tél.: 489-8221

405 ouest, Curé Poirier  
Jacques-Cartier, Tél.: 677-9136

Toits — Housses — Nettoyage intérieur — Rembourrage — Vitres

---



**les Entreprises  
de Nettoyage d'Édifices** Limitée

Entrepôt de nettoyage

Québec

465, Marconi, Ste-Foy

Tél.: 681-0091

Montréal

6, boul. Desaulniers, St-Lambert

Tél.: 672-5510

Trois-Rivières

1350, avenue Royale

Tél.: 376-7910

---

---

# UNION du CANADA

Assureur — Vie



DE PROGRÈS ÉCONOMIQUE

au service des nôtres  
POUR VOUS SERVIR

CONSULTEZ  
BUREAUX DE DISTRICTS

**CHICOUTIMI:**

ROMEO FRADET  
Suite 128, Edifice Murdock,  
110 est, rue Racine  
Chicoutimi, P.Q.  
Tél.: 573-8790

**DRUMMONDVILLE:**

ROGER LAPLANTE  
Bureau numéro 314,  
100, Place Girouard,  
Drummondville, P.Q.  
Tél.: 478-1969

**EASTVIEW:**

CLEMENT GAGNE  
175 Chemin Montréal,  
Eastview, Ont.  
Tél.: 745-2141

**HULL:**

B. G. MARCHETERRE  
Edifice Mousseau, Suite 209,  
5, rue Laval, Hull, P.Q.  
Tél.: 771-6206

**JOLIETTE:**

C.P. 483, 348 Notre-Dame,  
LIONEL BELISLE  
Joliette, P.Q.  
Tél.: 753-9312

**MONTREAL:**

LS J. DOYON, C.L.U.  
7100, rue St-Hubert  
Montréal, P.Q.  
Tél.: 273-4404

**QUEBEC:**

RICHARD LAVOIE  
2485, boulevard Ste-Anne,  
Québec 3, P.Q.  
Tél.: 661-8596

**RIMOUSKI:**

J. L. MARTIN  
C.P. 1056, Suite 2,  
133, rue St-Germain  
Rimouski, P.Q.  
Tél.: 724-4787

**SEPT-ILES:**

JOS. LS LAPOINTE  
C.P. 873, Edifice Charette  
461, rue Brochu,  
Sept-Iles, P.Q.  
Tél.: 962-9254

**SUDBURY:**

GAETAN GUENETTE  
C.P. 338, Suite 201,  
116 est, rue Elm, Sudbury, Ont.  
Tél.: 673-6165